

Josy Adida-Goldberg

Lettres à mon père.

A mes enfants

A mes petits-enfants

*« Le vrai tombeau des morts,
c'est le cœur des vivants.*

Périclès



Mon père Lomon Adida à Sidi-Bel-Abbès en Algérie en 1924



Mon père à 4 ans en déguisement de zouave en avril 1899



Première photo de Josy à 10 mois (studio Rigaud) à Constantine en 1929

&

Dernière photographie de Lomon, 6 mois avant sa mort en 1929

HOTEL CENTRAL

Le 11 décembre 1929

6 Cité Bergère

PARIS (9ème)

Tél : Provence 19.46

Mademoiselle Josiane Adida

Aux bons soins de sa mémé

Ma petite Josiane chérie

Nous voilà arrivés à Paris et nous avons beaucoup de peine ma chérie de ne t'avoir pas avec nous. Tu nous manques beaucoup ma jolie et nous pensons continuellement à toi.

Nous espérons que tu es bien sage chez ta mémé et que tu ne lui donnes pas trop de mal. J'espère que tu es totalement remise de tes vilains bobos.

Ton Papa va commencer à voir des docteurs demain et j'espère qu'ils ne le garderont pas longtemps loin de leur petite fille chérie.

Embrasse pour nous ta Mémé, tes tontons et tes tatas, cousins, cousines. Donne le bonjour à Rachel et Marie.

À toi, ma chérie, nous t'embrassons très fort et te serrons sur notre cœur.

Papa, Maman

Paris, le 15 décembre 2015

Mon petit Papa chéri,

Tu vas trouver insolite que je réponde si tardivement à ta lettre du 11 décembre 1929, lettre si pleine d'amour, alors que cela fait aujourd'hui 86 ans que tu es mort.

J'ai relu sans cesse cette unique lettre que tu m'avais adressée lors de ton voyage à Paris pour consulter des médecins. Mais bien sûr, comme à cette époque j'étais un bébé de dix mois, je n'ai pu la lire qu'à l'âge de quinze ans, lorsque Maman me l'a remise pour la première fois. Par quelle prémonition avais-tu eu le désir d'écrire cette lettre à ta petite fille, incapable de la lire à l'époque, je ne le saurai jamais. Cette lettre, tu l'avais confiée aux bons soins de ma grand-mère Rachel à quatre jours de ta mort. En la relisant, je m'aperçois que tu n'avais oublié personne dans tes pensées, à l'exception de tes parents, ma grand-mère Sarah et mon grand-père Moïse. Peut-être avais-tu eu un pressentiment sur leur comportement à venir lorsque tu ne serais plus là pour veiller sur Maman et moi ?

Pour mon premier cadeau de Noël, tu avais pris le soin de m'envoyer de Paris une poupée moderne pour l'époque, une poupée qui pleure. Je ne peux m'empêcher d'associer cette faculté de pleurer aux larmes véritables que, si j'avais eu 6 ou 7 ans, j'aurais versées à l'annonce de ta mort.

Sache-le, cette poupée ne m'a jamais quittée. Elle a traversé la mer Méditerranée avec moi, lorsque nous avons dû, après l'indépendance de l'Algérie, laisser notre ville de Constantine pour aller à Strasbourg d'abord et ensuite à Paris. Cette poupée est toujours chez moi, elle a traversé les années, appris à reconnaître mes propres enfants, et je ne pourrai jamais m'en séparer. Elle a parcouru toute ma vie. Bien sûr, le temps l'a blessée aux jambes et aux bras. Mais c'est tout naturellement que j'ai émis le désir qu'elle finisse sa propre vie dans mon cercueil à mes côtés.

Je dois te dire, Papa, que tu ne m'as jamais quittée. En effet, dès que j'ai été une petite fille de quatre ans, tous les jeudis et les dimanches, Maman m'emmenait te rendre visite dans ce que je croyais être un immense jardin, mais qui était en réalité le cimetière juif de Constantine. Bachir, le chauffeur, nous déposait à l'entrée du jardin. Une grande porte à deux battants, ornée de chandeliers à sept branches s'ouvrait et laissait voir, dans l'allée principale, de très hauts cyprès. Comme je ne marchais pas très vite, Maman devait me tirer par la main. Il fallait monter des côtes pierreuses, des escaliers interminables. En été, j'appréciais l'ombre des saules pleureurs qui bordaient ces allées. Le dernier raidillon, dénommé « Chemin Léon Adida », était très long pour mes petites jambes. Mais au bout, un enchantement toujours renouvelé m'attendait : une grande clairière parsemée de coquelicots, de marguerites dont j'effeuillais les pétales. A cet endroit, il y avait une petite maison avec un sol dallé de marbre sur lequel je jouais à la marelle. C'était le mausolée de

Léon Adida, ton oncle. On y accédait par trois marches et l'on se trouvait dans une pièce dont le plafond était une voûte de style baroque, soutenu par des colonnes de marbre surmonté de chapiteaux. J'ai su plus tard que c'était un lieu célèbre dans toute la communauté juive de Constantine. A l'époque, je n'y voyais rien d'autre qu'une pièce sans murs. Au fond, un monument en marbre de carrare et, à l'avant, les deux petites tombes de Salomon Adida ton grand-père et de sa femme Mérie. Mais, bien sûr, ces lieux, tu les as connus bien avant moi.

Derrière cette maison, à l'ombre d'un saule pleureur, il y avait une autre tombe en marbre noir très sobre, flanquée de deux bancs, ta tombe. Maman me lisait l'inscription, qu'elle avait fait graver en lettres dorées : « Son soleil s'est couché avant la fin du jour »

Je n'en comprenais pas le sens et je lui disais :

— Le soleil n'est pas couché, Maman ! Le soleil pique.

Maman ne me répondait pas. Elle soulevait les voiles noirs qui couvraient son visage, pour embrasser le marbre froid, puis elle s'asseyait sur l'un des bancs et y restait, me semblait-il, des heures à te parler. Elle me disait au bout d'un moment : « Embrasse ton Papa, il dort sous cette pierre et ne se réveillera plus jamais. »

La petite fille que j'étais se disait qu'elle te parlait pourtant. J'obéissais donc, et j'effleurais le marbre froid de mes lèvres. Je m'empressais ensuite de retourner cueillir mes fleurs, courir après les papillons et jouer à la marelle.

Tout cela, je te l'écris parce que je suis sûre que, quelque part, là où tu te trouves, tu apprécies non seulement les baisers furtifs que je déposais sur ta pierre tombale, mais surtout les jeux de ta petite fille de quatre ou cinq ans que tu avais tant chérie !

Que de fois, ai-je demandé à Maman de me raconter l'histoire de cette intervention qui se terminait si tristement et me laissait tout en larmes. Lorsque j'écoutais ce récit, le lien qui me liait déjà à toi, devenait de plus en plus fort. Je m'imaginai ce que, dans ces ultimes moments, tu avais pu souffrir. Ce n'était pas un sentiment morbide, mais le besoin de poursuivre le dialogue avec toi et te manifester mon amour. J'entends encore maman me dire :

« C'était en décembre 1929. Tu avais dix mois. Nous étions partis en voyage à Paris, ton Papa et moi, te confiant aux bons soins de ta grand-mère Rachel que nous avions l'habitude d'appeler Mémé. Ton père pensait avoir des calculs dans la vésicule. Il était très peureux et, dès notre arrivée, il avait consulté, sur les conseils de son jeune frère Bob, étudiant en médecine, un chirurgien renommé, le professeur Gosset qui décida de l'opérer. Son autre frère, ton oncle Ange, déjà biologiste, était farouchement opposé à cette opération.

Pour oublier les tracas de la journée, le soir nous allions au spectacle ou au dancing pour voir danser les autres. Je dis bien les autres, parce que ton père, du fait de sa petite taille à côté de la mienne, craignait toujours d'être ridicule.

La veille de l'intervention, nous avons passé la soirée au cabaret du Lido ce qui, pour moi, était une bonne façon de désangoisser ton Papa.

Le 13 décembre au matin, nous nous sommes présentés à la clinique Antoine-Chantin dans le 14ème arrondissement de Paris. La surveillante nous a alors demandé :

— Est-ce pour Madame ou pour Monsieur ?

Je te rapporte cette question pour te montrer à quel point ton père était frais et rose, tandis que moi, je paraissais malade.

Ange et Bob ont assisté à l'opération. Lorsque le professeur Gosset a ouvert le corps de ton Papa, les organes étaient noyés dans la graisse. Il eut du mal à trouver la vésicule. Il a dit alors :

— Regardez, les frères, la vésicule est parfaitement saine. Au passage, il lui a enlevé l'appendice et refermé la plaie. Un jour plus tard, ton père a fait une congestion pulmonaire postopératoire qui l'emporta.

Avant de mourir, il s'est débattu, s'est jeté à terre en criant : « Les cancre, ils m'ont mis là, il faut qu'ils m'en sortent. »

Il est mort à Paris le 15 décembre 1929, à l'âge de trente-quatre ans. Ange et Bob m'ont accompagnée pour le rapatriement du corps à Constantine. J'avais alors vingt-six ans. Bob m'a demandé pardon.

Depuis quelques semaines seulement, nous avons quitté notre appartement au 3 rue Seguy-Villevaleix, où tu es née, pour aller au 21 boulevard Mercier, au Coudiat, et nous n'avions pas encore pendu la crémaillère. Nous devions le faire à notre retour de France.

Le cercueil de ton père a été déposé dans le grand salon qui venait tout juste d'être meublé. Sarah, ta grand-mère paternelle s'est écriée : mon pauvre Lomon, pour qui as-tu acheté tous ces meubles ? Il faut te dire, ma chérie, que ton père était un esthète. Il avait commandé son salon en bois doré vers 1930 chez un célèbre ébéniste du faubourg Saint-Antoine à Paris. Le canapé, les deux fauteuils et les deux chaises étaient recouverts d'une soie où apparaissaient sur fond noir des dessins dorés et violets et l'encadrement était fait de moulures dorées à la feuille. Il y avait aussi une petite commode d'époque, style Louis XV, avec un dessus de marbre veiné marron et blanc, sur lequel était posée une statue en marbre, de près d'un mètre de haut, dénommée *La Parisienne*. C'était une femme avec une coiffure 1930

sous une toque d'astrakan, drapée dans un manteau de fourrure grise. Il avait aussi acheté deux CHIPARUS : *La Sibaya*, une superbe baigneuse en bronze patiné, polychrome et une sculpture chrysléphantine en ivoire et bronze d'une femme portant un panier, reposant sur un socle en marbre. Il avait aussi fait l'acquisition d'une terre cuite *Le fleuve* par Caffieri daté de 1759. L'original se trouve au Louvre. Ton père avait le goût des belles choses. C'était inné en lui. Pauvre Lomon, il aura si peu profité de toutes ces merveilles qu'il appréciait tant. C'est cela qui me déchire le cœur.

À Son enterrement, tout Constantine était là. Ce fut un enterrement étonnant pour la communauté juive. L'orchestre « du Cercle du Progrès », créé par ton père, précéda le convoi, et joua la sonate funèbre de Chopin pour l'accompagner au cimetière à travers la forêt de pins.

Deux discours ont été prononcés par des notables de la cité, l'un par le Grand Rabbin Sidi Fredj Halimi, l'autre par M. Maurice Laloum. »

Ces discours, Papa, me montrent à quel point, malgré le jeune âge que tu avais à ta mort, tu as toujours été au service des humbles, de la jeunesse souffrante, des nécessiteux et vénéré par tous ceux qui avaient eu le bonheur de t'approcher. Maman me répétait sans cesse que l'on disait de toi que tu portais dans tes yeux, la bonté de ton cœur.

Aujourd'hui, 15 décembre 2015, pour le 86^{ème} anniversaire de ta mort, je vais te lire ces discours. Ils sont datés du 22 décembre, une semaine après ta mort, parce qu'il a fallu transporter ton corps de Paris à Constantine et ainsi déroger à la loi juive qui veut qu'un mort soit enterré le plus vite possible.

Discours de M. le Grand Rabbin de Constantine Sidi Fredj Halimi

Le 22 décembre 1929

Mesdames, Messieurs,

Ce fut dans notre communauté et notre cité, une explosion de regrets émus et d'ardente sympathie lorsqu'elles apprirent la triste nouvelle de la mort de Salomon ADIDA. Grande fut la consternation. Nous étions atterrés, nous nous refusions à ajouter foi à ce terrible malheur et cependant n'était-ce pas là l'éternel renouvellement d'une loi qui régit la nature depuis sa création, qui veut que tout ce qui est appelé à l'existence retombe tôt ou tard dans le néant ? N'est-ce pas là le rappel de ces mots de notre Ecclésiaste :

« Ce qui a été, c'est ce qui sera, ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, une génération s'en va, une autre génération lui succède, et la terre subsiste perpétuellement »

Cependant, lorsque la mort incline doucement vers l'éternité la tête du vieillard, rassasié d'ans, fatigué par les vicissitudes de l'existence, nous nous surprenons presque à le remercier d'avoir accompli son œuvre. Mais, lorsque nous nous trouvons comme en ce moment, devant les restes mortels d'un être plein d'avenir, enlevé soudain à l'affection des siens, en pleine force, en pleine illusion d'une vie longue encore, alors nous faisons appel aux réconfortantes promesses de notre Religion pour empêcher que notre raison ne se trouble et ne reste confondue dans cette cruelle épreuve.

Nous avons déjà assisté à des scènes bien déchirantes, mais jamais, nous ne nous sommes sentis remués, secoués jusqu'au fond de l'âme, comme nous le sommes aujourd'hui.

C'est que Salomon Adida, malgré sa jeunesse, il n'était âgé que de 34 ans, avait su conquérir l'estime et la sympathie de tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher.

La puissante affection qu'il témoignait à la compagne de son existence, l'adoration profonde qu'il avait vouée à son enfant avaient fait de son foyer un sanctuaire où régnaient la joie, la félicité et le bonheur.

Et ces vertus, il leur avait fait franchir le mur de ce sanctuaire intime, et il enveloppait d'une même bonté, d'une même tendresse tous ses semblables.

Digne descendant de son grand-père, de mémoire bénie, héritier des idées de Salomon Adida, il consacra lui aussi le meilleur de son existence, si courte, hélas ! Aux humbles, aux pauvres, à la jeunesse souffrante, mais combien digne d'intérêt !

Fidèle également aux idées généreuses de son oncle Léon Adida qu'il suit dans la tombe à quatre ans de distance, jour pour jour, il a fait siennes les traditions en honneur dans sa famille, il a suivi les exemples de son père, de ses oncles et jusqu'au dernier moment, il n'a cessé de s'intéresser à nos institutions du Talmud Torah, consistorial, Trésorier de l'œuvre d'apprentissage, de la Société Le Travail. Les apprentis, les ouvriers, les humbles étaient ses amis, tous lui avaient voué un véritable culte. Sa bonté, en effet, était proverbiale. Il était toujours prêt à rendre service à tout le monde.

Les regrets que laisse sa fin prématurée sont unanimes. Le Cercle du Progrès perd avec lui un Président aimé, infatigable, serviable et dévoué.

Notre communauté déplore la disparition d'une nature d'élite, d'une vive intelligence, sincèrement attaché à notre doctrine et à notre culte.

Nos établissements d'éducation religieuse et d'apprentissage perdent un ami, un soutien, une force.

À quel point, sa fin inattendue plonge dans la consternation tous ceux qui l'ont connu, votre présence à vous tous en est un éclatant témoignage.

Nous pleurons une belle âme pour laquelle la mort n'arrive jamais trop tôt, puisqu'elle semble n'être venue au monde que pour devenir un exemple.

À peine sorti de l'enfance, notre cher disparu était déjà un homme accompli. Il avait reçu une forte instruction générale et une bonne instruction religieuse.

L'étude de la Bible lui avait révélé tant de beaux traits de charité, qu'ils lui procuraient une jouissance d'une essence bien rare, lui qui savait si bien ce qu'est la charité.

Dans la Bible aussi, il avait puisé cette vertu de la piété filiale qu'il a exercée avec un zèle admirable pendant toute sa vie. Il savait aimer ses parents d'un amour inaltérable. Dans la Bible toujours, il avait appris ce qu'était le culte de la famille.

Oui, chers amis, vous avez perdu en lui un excellent fils, un frère affectueux, un tendre mari, un père dévoué.

Nous n'essaierons pas de vous consoler, les paroles nous manquent et se révéleraient impuissantes.

Nous nous bornerons à rappeler ici un exemple pris dans l'écriture sainte.

« Un des fils de David fut tout à coup atteint d'une maladie mortelle. Pendant que l'enfant était étendu sur son lit de douleur, David priait, jeunait, pleurait et s'isolait pour gémir en silence.

Au 7ème jour de sa maladie, l'enfant mourut. Personne n'osait l'annoncer au père désolé, mais dès que David eut reconnu aux discours de ces gens que l'enfant était mort, il se leva, se dépouilla de son silence, reprit ses ornements royaux et parut tout ranimé. Aux gens étonnés de ce changement, il dit : « Pendant que l'enfant vivait encore, je jeunais, je pleurais, car je me disais : peut-être l'Eternel me fera-t-il quelque grâce et me conservera mon enfant, mais maintenant qu'il n'est plus, que puis-je faire ? Je ne peux plus le reprendre, moi, j'irai vers lui, mais lui ne reviendra plus. » Et David lui-même consola son épouse. »

Et, nous aussi, au nom de la communauté israélite, au nom de la Cité, nous adressons à son épouse inconsolable, à ses parents durement frappés, à toutes les familles atteintes par ce deuil cruel, nos condoléances les plus émues.

Que Dieu, le maître de nos destinées inspire à tous ceux que cette mort plonge dans l'affliction, la résignation et la soumission à ses décrets.

Que les parents de Salomon ADIDA trouvent dans les marques de sympathie, une consolation et le courage de vivre encore pour leurs autres enfants.

Que son épouse puise dans son amour maternel la force nécessaire pour consacrer une existence à sa petite fille et l'élever dans le culte d'un père trop tôt arraché à sa tendresse.

Quand à nous, dans ce sanctuaire inviolable qu'est notre cœur, dressons la stèle du souvenir et unissons la mémoire de Salomon ADIDA à celle de son grand-père et de son oncle et entretenons sans défaillance, ni faiblesse, la flamme perpétuelle de la reconnaissance.

Puisse ce culte, que nous vouons à leur mémoire, être pour nous tous une source de bénédiction.

Je vais maintenant, Papa, te lire le Discours prononcé par ton ami, M. Maurice Laloum, le 22 décembre 1929.

Mesdames, Messieurs

Lorsqu'en ville, fut connue la fatale nouvelle, ce fut une stupéfaction profonde et douloureuse.

Quoi ! Mort ! Lomon hier encore, si débordant de jeunesse et de santé.

Quoi ! éteint déjà ce regard lumineux où éclatait toute la joie de vivre.

La vie et la mort sont-elles donc si proches, si étroitement liées l'une à l'autre ?

Comment ne pas être plongé dans l'affliction par une mort aussi cruelle ?

Un jour a suffi pour détruire une existence à peine ébauchée, prometteuses de belles réalisations.

Comme un jeune épi, prématurément couché sous la faux du moissonneur, Lomon est tombé, avant l'âge, sur cette terre au sein de laquelle il va dormir son dernier sommeil.

Et pourtant, cet épi, hélas trop tôt fauché, était déjà gros d'espérance et de rendement.

Dans la famille, fils respectueux et aimant, il préparait à son père une halte, le repos et la tranquillité après une longue vie de labeur et de lutte.

Il adorait sa mère qui a subi les affres de la souffrance en promenant à travers la terre et la mer le corps inerte de son enfant chéri !

Avec ses frères et sœurs, il était lié par les doux liens de l'affection la plus sincère, la plus désintéressée.

Que dirais-je donc de l'époux, du père, qui ne vivait que pour le bonheur de sa femme qu'il chérissait par dessus tout et de son enfant, son bébé, sa joie et son orgueil.

Bonheur éphémère, bonheur rapidement évanoui. Fatalité ! Il devait célébrer le 15 décembre, jour de sa mort, le troisième anniversaire de ses fiançailles, et à cette occasion, il envoyait à sa fille, ô sinistre présage, une poupée moderne, une poupée qui pleure.

Pauvre Lomon, comme il aimait son foyer ! Avec quel goût, avec quel art, avec quel amour, il avait aménagé son petit nid ! Il comptait y recevoir ses chers parents et amis pour pendre la crémaillère, à son retour de France.

Hélas ! C'est son cercueil qui revient de France, c'est son corps glacé qui reçoit la visite de ses amis.

Dans la société, son action bienfaitrice se faisait sentir dans toutes les manifestations extérieures.

L'exemple des siens, la générosité innée de son cœur le poussaient irrésistiblement dès sa tendre adolescence vers l'accomplissement du bien et du beau.

Dans toutes les œuvres humanitaires, sociales et intellectuelles, il prenait avec cette bonne humeur qui le caractérisait, la charge la plus lourde, la plus délicate – celle qui exigeait le plus de temps, le plus de patience, le plus de sacrifice- la charge de Trésorier.

Trésorier de la Société du Talmud Thora

Trésorier de la Société Ez Haïm

Trésorier de l'Union Scolaire

Trésorier de la Société « Le Travail »

Il était l'administrateur le plus consciencieux, le plus apte à gérer les deniers de ces sociétés.

Elevé à l'école du travail, de l'ordre, de la méthode, nourri des principes du devoir, il était devenu un administrateur émérite, un financier rompu aux affaires, un altruiste parfait.

Mais sa grande passion était la musique. Ame d'artiste qui vibrait à l'évocation des maîtres, il voulait faire partager aux autres les joies profondes de cet art qui élève et purifie.

Avec son ami Ognibène, il fondait « Le Cercle du Progrès », dont il était le président. Ce cercle comprend actuellement les meilleurs musiciens de la ville.

Il préparait, lorsque la mort est venue le surprendre, la formation d'une chorale religieuse si indispensable aux saints offices et cérémonies.

Partout, il se dépensait avec ce dévouement souriant qui révélait une nature d'élite.

SALOMON ADIDA !

Quels puissants et inoubliables souvenirs évoque ce nom, ce grand nom ! Quelle leçon offre-t-il à la méditation des hommes !

Salomon Adida, le grand-père fut le fondateur et le donateur de l'importante école du Talmud Thora où plus de huit cents élèves viennent aujourd'hui puiser l'instruction religieuse et perpétuer le culte des ancêtres.

Salomon Adida, le petit-fils et en passant par Léon Adida, le fils furent les continuateurs de l'œuvre à laquelle ils surent donner un essor de plus en plus grand, et en firent une œuvre immortelle.

Trois hommes formant trois générations : le grand-père qui meurt au déclin – le fils, en pleine maturité – le petit-fils, au seuil de la vie.

Tous trois, hommes de bien, tous trois tombés en pleine activité généreuse et féconde pour leurs semblables.

Et quand nous songeons que la mort a frappé de la même façon le vieillard de 80 ans, l'homme mûr de 45 ans et l'adolescent de 34 ans – quand nous voyons qu'elle a passé entre eux en les entraînant également à la tombe, - quand nous apercevons cette porte de la mort toujours ouverte – alors, nous nous rendons compte que tout est Vanité et poussière ici-bas !

Honneurs, richesses, ambitions, tout cela n'est qu'un vain mot. Le seul, le vrai héritage que laisse l'homme, ce sont ses œuvres, ses bonnes œuvres. Et les œuvres des ADIDA sont si belles, qu'elles les ont accompagnés vers Dieu qui les a reçus dans son sein, parmi les élus. C'est la forte consolation pour ceux qui restent.

Le 17 décembre 2015

Bouleversée, Papa, par la relecture de ces homélies à ta gloire, j'ai tardé à revenir à mon récit. Durant sept longues années, chaque mois de décembre, on célébrait à la maison l'anniversaire de ta mort. Le salon était alors vidé de ses meubles. Des tréteaux, recouverts de nappes blanches damassées, étaient dressés depuis la veille. Je regardais, ébaubie, de mes yeux de petite fille de 7 ans, les miroirs qu'on recouvrait de draps blancs, et je n'osais pas en demander l'explication à ma Maman.

Coiffés d'un turban, les prieurs et les rabbins arrivaient tôt le matin, vêtus du costume oriental : caftan foncé recouvrant des culottes bouffantes, resserrées au-dessous des genoux par de longs bas blancs. Ma grand-mère Rachel servait et resservait des cafés noirs et des galettes salées. Les pâtisseries sucrées étaient proscrites en signe de deuil. Mais ces coutumes, tu les connaissais. Commençait alors la lecture des psaumes, ces psalmodies lancinantes entrecoupées de rires et d'allées et venues vers les toilettes. Il m'arrivait de croiser dans le couloir un des prieurs, un aveugle au regard effrayant d'orbite vide. Ma grand-mère Rachel qui vivait depuis ton décès avec maman et moi, le guidait. De ce temps, date ma répulsion pour les prieurs et les rabbins. Je t'en demande pardon, à toi, mon père, toi qui as tant donné pour les œuvres religieuses et humanitaires, pour les pauvres et pour les humbles.

Maman, jeune veuve, est restée vêtue de noir durant toutes ces années. Rien ne l'intéressait. Même mes premiers babillages et mes rares sourires n'arrivaient pas à l'arracher à ses sombres pensées. En 1933, quatre ans donc après ta mort, elle écrivait cette lettre à sa sœur, ma tante Laetitia :

Chère,

La fraîcheur du site, des amies, une longue promenade, un de ces mille riens qui font les vacances et tu auras oublié mon caprice, car c'est bien un caprice de t'écrire aujourd'hui sans fard, de vider ma coupe que l'amertume de la vie emplît goutte-à-goutte. Ne regrettez pas d'être parties. Je ne souhaite pas de compagnie. Dans le silence, on n'a pas de pudeur de ses sentiments. Les murs ni les images ne vous font de vaines leçons de morale. On étale sa rancœur sans assombrir personne. Je n'espère plus rien. Le chagrin s'est incrusté en moi. Quand bien même le temps devrait l'effacer, c'est moi que je ne retrouve plus vivante.

Rien ne me fait impression. Ma fille même ne m'apporte aucune émotion. Je dois l'aimer pourtant puisque sa santé me tourmente. Elle est pâle et amaigrie, son rire est sans éclat, sans fraîcheur et ne fait pas regretter l'enfance.

Demain, j'écrirai à Maman une lettre raisonnable. Vois-tu, je sais encore faire des nuances. Elles sont un indice de raison. En retour, ne me gronde pas. Je suis ce que je suis. Le mal est sans remède, puisque je suis même dans la foule condamnée à vivre en face de mes pensées.

Votre Méry.

Tu sais, Papa, Maman mit des années à réintégrer le monde des vivants, et à pouvoir me parler de toi sans trop de tristesse. J'aimais tellement l'entendre me dire : « Ton Papa te serrait sur son cœur très souvent, il gardait sa joue contre la tienne et ne laissait à personne le soin de pousser ton landau ». Mes oreilles d'adolescente enregistraient cette image de toi et plus le temps passait, plus j'arrivais à te faire revivre. Cependant, Papa, je n'ai jamais pu faire ton deuil complètement, ce qui explique ce livre que je tente d'écrire pour toi.

La nuit, je te voyais en rêve, je te réinventais au gré des paroles de ma mère, mais, lorsque je me réveillais, je ressentais un vide affreux parce que tu n'étais pas près de moi.

Bien sûr, au fond de moi, il m'est arrivé de m'inventer un autre père, tonton Léon, ton jeune frère. C'est à son bras que j'ai fait mon entrée à la synagogue le 23 mars 1955, jour de mon mariage. Cependant, je recherchais autour de moi tout ce qui pouvait me parler de toi, tout ce qui pouvait t'évoquer.

C'est ainsi que je demandais sans cesse à maman d'ouvrir le placard du salon, sur la porte duquel se trouvait le grand tableau que tu avais peint et qui représente un des lacs de Djebel Ouach où nous faisons de si joyeux pique-niques. Ce tableau est aujourd'hui au-dessus du buffet de ma salle à manger, et tes arrières petits-enfants ne cessent de l'admirer lorsqu'ils viennent chez moi.

Ce placard m'enchantait. Il recelait tous tes trésors : tes violons, tes boîtes de peinture, tes palettes où demeuraient encore mêlées diverses couleurs, tes chevalets, ta blouse bleu foncé, encore maculée de peinture sèche, une toile inachevée représentant une palmeraie à Bou Saada. Les enfants arabes jouant dans l'eau sont à peine esquissés. Ce tableau est chez ta petite-fille Diane, aujourd'hui. Quelquefois, je passais de longues heures un pinceau à la main, ta palette sur mon pouce, à rechercher l'inspiration dans les rouges, les verts, les jaunes... Il fallait me rendre à l'évidence. Je n'avais aucun talent. Mais, ce don que tu ne m'as pas transmis, ce sont tes petits-enfants Diane et Jean qui en ont hérité et même tes arrières petits-enfants, Jim et Hugo.

Tous ces objets me faisaient découvrir tes passions. Tout d'abord, la peinture bien sûr. Quel grand peintre tu as été ! Quel talent et que de tableaux, tu nous as laissés : le rabbin, les moutons, la marine, la baie d'Alger, le lac de Djebel Ouach, l'oasis à

Bou Saada et tous ceux que tu as offerts à la famille et à tes amis. J'ai encore en mémoire ce grand tableau représentant le sud algérien qui trônait dans le salon d'Edmond Cohen Addad, tableau que tu lui avais offert pour son mariage avec Jeannette Elkaïm. Leur fils James que j'ai vu récemment, m'a dit que ce tableau était toujours dans son salon, à Saint-Denis, en banlieue parisienne et non plus à Constantine.

Il y a peu de temps, à l'occasion du décès de ma cousine Simone Adida, j'ai récupéré un tableau que tu avais offert à ses parents Jacques et Marie daté de 1920. C'est le portrait de maman. Elle se tient en haut d'un escalier où court un lierre, une main posée sur une balustrade, l'autre soutient son visage. Elle est vêtue d'une robe princesse formée de deux panneaux drapés, l'un marron, l'autre rose, que tu as peints avec un merveilleux souci du détail. Ils sont fermés par un tablier plissé soleil que tu as su rendre si vaporeux. Une ceinture rose souligne la taille en dessous de la poitrine, ses seins sont presque à nus. Le corsage se termine par deux fines épaulettes. Elle porte des chaussons roses assortis à sa robe. Le décor est un sous-bois dans un clair-obscur. D'une manière subtile, ton pinceau dégrade la lumière jusqu'à envelopper le personnage dans une atmosphère presque palpable, capturant l'instant comme s'il s'agissait d'une photo. Dans le haut du tableau on aperçoit des rideaux d'arbres légers, troués par un soleil couchant. Je t'imagine, un linge dans ta main gauche, qui tient la palette, penché sur ton chevalet, essuyant après chaque touche ton pinceau, de peur de mélanger un ton avec un autre. Tu as épousé Maman en décembre 1926. Je ne saurai jamais en quelle année, tu as divorcé de ta première femme, Marcelle Guenancia, mais ce qui est certain, c'est qu'en 1920, lorsque tu as peint ce portrait, ton amour pour ma mère était déjà évident. Tu avais 25 ans !

24 décembre 2015

J'ai quelque peu tardé à reprendre la plume, mon petit Papa chéri, parce que j'ai été bouleversée, lorsque mon cousin Pierre Elkaïm, le fils de Gilberte Adida que tu as connue, m'a remis ce portrait de Maman que tu avais peint en 1920. C'était pour moi un don du ciel. J'avais le sentiment bouleversant que tu venais vivre dans ma maison.

Je voudrais te parler maintenant de ton autre grande passion, la musique. J'ai conservé pieusement ton coussinet marron que tu accrochais à ton violon à l'aide d'une anse noire, pour le stabiliser sur ta clavicule et le surélever. Je n'arrive pas à t'imaginer avec ton instrument dans les bras, n'ayant aucune photo de toi lors des nombreux concerts où tu te produisais et cela me fait très mal.

Ta passion pour la musique ! Maman était intarissable sur ce sujet. Elle me disait : « lorsque ton père rentrait à la maison, quelle que soit l'heure, il prenait son violon. Partout, il me suivait avec son instrument jusque dans la cuisine, pendant que je préparais les repas. Il jouait la *Méditation* de Thaïs, la *Havanaïse* de Saint Saëns, et bien d'autres morceaux encore. Il lui arrivait aussi de descendre, toujours avec son violon au 2^{ème} étage, dans l'appartement où vivaient ma sœur Laetitia avec son mari et ses deux enfants Claude et Annie, âgés de 5 ans et 1 an. Ton papa avait pris l'habitude de les appeler Poupon et Poupée. Dans cet immeuble, habitaient les familles Guedj, Elkaïm et Adida, si proches qu'ils ne formaient pour ainsi dire qu'une seule famille. »

Maman m'avait raconté que la création au théâtre des Champs Elysées le 29 mai 1913 du « Sacre du printemps » de Stravinsky avait provoqué un scandale artistique du fait que la musique et la chorégraphie avaient placé le rythme comme élément principal de l'œuvre. L'impression de chaos ainsi créée et la rupture avec les codes traditionnels de la musique et de la danse déclenchèrent des rires et des sifflets qui avaient rendu l'œuvre inaudible. Dans la presse, les détracteurs avaient qualifié l'œuvre de « Massacre du printemps ». Maman avait ajouté que quinze années plus tard, lorsque vous aviez été entendre « Le Sacre du Printemps » au théâtre de Constantine, à sa grande honte, tu t'étais bouché les oreilles alors que vous étiez installés au premier rang des fauteuils d'orchestre ! Pour t'excuser, tu avais dit à Maman ton impression que la salle avait été soulevée par un tremblement de terre et tu avais qualifié cette musique de sauvage.

Maman m'a aussi mille fois conté ces étés de rêve que les famille Adida et Elkaïm passaient ensemble au Château Lesueur à Philippeville, château entouré d'un parc immense. Les jeunes filles brodaient, lisaient, chantaient à l'ombre des arbres. Les garçons les taquinaient. Le soir, Maman se mettait au piano, toi, tu prenais ton violon, ton frère, mon oncle Ange, son violoncelle et ce trio offrait aux familles réunies un moment de détente et de plénitude à l'écoute d'une œuvre de Massenet, de Lalo ou de Mozart.

Mais, ce n'était pas seulement lorsque vous étiez en vacances, que vous preniez vos instruments. J'ai retrouvé une lettre que Tunette Namia, la sœur de Jeannette Elkaïm m'adressait en août 1992. Elle m'apprenait que les familles Adida et Elkaïm habitaient au 92 rue Nationale à Constantine, tes parents et tes frères et sœurs au premier étage et les Elkaïm avec leurs enfants au second étage. Tunette ajoutait que vous étiez deux familles, mais que vous n'en formiez qu'une seule. Et c'était très souvent que vous aviez des soirées délicieuses lorsque Maman se mettait au piano, Ange au violoncelle, toi au violon pour accompagner les jeunes filles qui chantaient. Maman leur avait appris une chanson que Tunette a toujours dans son cœur et qu'elle a toujours en elle.

Toute petite, j'ai hérité de toi cette passion pour la musique. J'aurais aimé jouer du violon comme toi. Que de fois ai-je essayé de faire vibrer les quatre cordes de ton

instrument avec ton archet André Vigneron dont maman me disait qu'il avait une grande valeur. Mais, c'était trop difficile. Alors, je me suis contentée d'être une piètre interprète au piano pour te donner le plaisir de m'entendre, je l'espère, jouer une valse ou un prélude de Chopin, le premier mouvement de la sonate au clair de lune de Beethoven ou celui de la sonate pathétique que j'ai interprété comme matière à option lorsque je me suis présentée au baccalauréat.

Personne, autour de moi, ne pouvait comprendre que je jouais pour toi. J'étais très fière de toi lorsque j'ai appris que tu avais créé avec l'aide de ton ami, le violoniste Ognibène un orchestre symphonique « Le Cercle du Progrès » dont faisaient partie tous les brillants musiciens de Constantine. Quelques uns d'entre eux dont, ton ami l'avocat Paul Bitoun, le chirurgien Prosper Guedj qui mettra au monde mes deux enfants Jean et Diane, Madame Sicart, professeur de violon, ont interprété un concerto de Mozart à la synagogue pour mon mariage en 1955, ce qui m'a donné un immense bonheur comme si c'était toi qui jouait pour moi. Quelques années plus tôt, en 1948, tes amis Paul et Prosper avaient créé un orchestre de musique de chambre. En faisaient partie également Edouard Lurh et un officier, le colonel Onden, altiste. Il m'avait été présenté au théâtre de Constantine par ton ami Paul, lors d'une répétition de la pièce « Le Mariage de Figaro » de Beaumarchais, pièce dans laquelle j'interprétais le rôle de la Comtesse Almaviva. Oui, je dois te dire que j'ai hérité de Maman un certain don pour le théâtre. J'ai d'ailleurs obtenu en 1963 le deuxième prix de comédie au conservatoire de Strasbourg, dans « La voix humaine » de Jean Cocteau. Et, lorsque j'étais encore lycéenne, j'ai illustré en lisant des poèmes, la conférence de l'écrivain Emmanuel Roblès sur le poète Federico Garcia Lorca. Je n'étais pas peu fière, lorsque le lendemain je lisais le compte-rendu qu'on en donnait dans la dépêche de Constantine.

« Emmanuel Roblès, grand prix littéraire de l'Algérie, prix populiste 1945, donnait une conférence sur le poète et dramaturge espagnol Federico Garcia Lorca. Melle Josy Adida, qui apportait son concours à cette conférence, lut avec goût et intelligence plusieurs poèmes du grand écrivain espagnol. »

Mais revenons à cette répétition. Entre chaque acte, il y avait un intermède musical interprété par le quatuor. Cet officier, altiste, était blond comme toi, les yeux bleus aussi doux que les tiens, passionné de musique et Il était de quinze ans mon aîné. C'est tout naturellement que je suis tombée amoureuse de lui et ce fut réciproque. En sa compagnie, j'allais souvent le dimanche assister aux concerts du quatuor donnés dans le grand salon de Prosper Guedj.

Je chantais aussi, j'étais soprano léger. J'ai pris des cours de chant au conservatoire de Constantine et je faisais du chant choral.

J'ai eu en 1980, l'immense douleur de perdre ma chère maman Méry en même temps que tu perdais la femme que tu avais aimée. Quelques mois plus tard, je perdais aussi mon mari Romain Goldberg. Et c'est encore la musique qui m'a

réconciliée avec la vie. Je chantais de nouveau dans des chorales dès 1982. Je participais à des sessions musicales pour mes vacances d'été. Il me suffisait d'interpréter le stabat mater de Poulenc ou la Grande Messe en ut de Mozart pour que s'atténue ma souffrance. Ces grandes œuvres avaient le don de m'apporter la sérénité comme si tu les écoutais près de moi. J'ai toujours pleuré en écoutant la sonate funèbre de Chopin, que l'orchestre « le Cercle du Progrès » avait jouée pour ton enterrement. Aujourd'hui encore, je l'écoute souvent pour entrer en communion avec toi et toujours dans les larmes.

Le 25 décembre 2015

Il me faut revenir, mon petit Papa, à ce fameux placard, si cher à mon cœur. Il contenait aussi, dans une odeur de naphthaline, toute ta vie si brève : un feutre beige, de vieux gants pécaris, des chemises en soie brodées à tes initiales, qui voisinent aujourd'hui avec mes chemisiers dans mon armoire, un frac, un chapeau haut de forme, un smoking blanc. Je demeurais des heures, assise par terre, à rêver devant ces habits qui révélaient ton élégance et toute ta vie si brève. Je les touchais, je les pressais sur mes joues comme si tu caressais mon visage de tes propres mains. Je les sentais passionnément pour essayer de capter encore ton odeur, rends-toi compte que je n'étais alors qu'une petite fille de 8 ou 9 ans. Je fermais les yeux et je t'imaginai allant et venant. Je voyais presque ta silhouette.

Je t'inventais avec tout l'amour dont j'étais capable. Tu étais beau et raffiné, élégant d'allure et de manière. Tu étais blond. Tes yeux, d'un bleu pâle et transparent semblaient me lancer mille regards. Comme tu le vois, je t'inventais comme je le pouvais. Malgré tes multiples occupations professionnelles et humanitaires, il me plaisait de penser qu'en dépit de ta petite taille, tu avais à cœur d'emmener ta femme au casino Nunez inauguré en avril 1924. Tu étais fier, me disait ma mère, de te lancer avec elle dans toutes les danses nouvelles importées d'Amérique, comme le Charleston ou le Black Bottom. Mais, tu n'étais déjà plus là, lorsque le casino fut détruit en juin 1933 pour être remplacé par le splendide Casino avec sa grande brasserie en rotonde entourée d'une terrasse à ciel ouvert, un bar, une salle de jeux, une salle de cinéma « Le Colisée » pourvu d'un plafond roulant. Mais, ce splendide édifice fut aussi détruit après la guerre d'indépendance du peuple algérien, parce qu'il représentait le symbole du colonialisme.

Je te parlais souvent, Papa, comme j'avais vu Maman le faire, assise devant ta tombe au cimetière.

« Papa, c'est moi, c'est Josy. Est-ce que tu m'entends ? »

Bien sûr que tu m'entendais. Je n'ai jamais pu me persuader que les morts étaient complètement morts. Je me confortais dans cette idée en lisant et relisant ton unique lettre, ô, combien chère, cette lettre que tu avais adressée au bébé de dix mois que j'étais alors. Pourtant, je savais que jamais je n'apercevrai vraiment ton visage, et que jamais, je n'entendrai le son de ta voix ou de ton rire. Quelle adolescente, quelle femme différente aurais-je été, Papa, si tu avais vécu ! J'ai tellement souffert de ne pas t'avoir connu, de ne pas avoir un souvenir précis de toi, une seule image qui ne fût pas celle d'un album de photos ! Le son de la voix, par exemple, cela manque tellement pour retrouver ceux qu'on aime. Maman me parlait souvent de toi, bien sûr, mais les mots ne remplacent pas une main posée sur les cheveux, le son d'une voix murmurant une histoire le soir au bord du lit.

Lorsque Maman est décédée, j'avais envisagé de faire rapatrier ton corps au cimetière parisien de Thiais où elle repose avec mon mari. Un ami, très religieux et très cher m'en a dissuadé. Dans la religion juive, me disait-il, il ne faut pas troubler l'âme du défunt. Aussi, t'ai-je laissé dormir en paix au cimetière juif de Constantine. Et surtout depuis le décès de Maman, je ne quitte plus ton alliance qu'elle portait elle-même, et à l'intérieur de laquelle sont gravés les mots « Méry à Lomon le 28 décembre 1926 ». Lorsque nous avons dû nous exiler après la guerre d'Algérie, guerre où ton jeune frère Léon, mon père de cœur a été tué d'une balle de revolver par un fellagha, nous avons dû abandonner nos morts. J'ai alors emporté avec moi des photographies des tombes qui m'étaient chères.

Ta tombe est fleurie aujourd'hui par une amie algérienne, Esma, vivant à Constantine et qui m'en a adressé la photo. Il faut d'ailleurs que je te raconte comment cette algérienne musulmane est devenue mon amie.

Depuis que j'ai donné ma conférence sur *Ma jeunesse à Constantine* au Musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme, le 11 novembre 2012, nous échangeons elle et moi des mails presque quotidiennement. Ceci est possible grâce à des ordinateurs et à Internet. Mais, j'emploie ici des termes dont tu ne connais pas le sens. Comment te les expliquer plus simplement ? On dit que ces nouveaux outils de communication ont révolutionné notre vie autant que la machine à vapeur et l'imprimerie ont pu le faire en leur temps. C'est notre révolution digitale qui se nourrit d'électronique. L'ambition d'Internet s'exprime en une phrase : relier entre eux tous les ordinateurs du monde, donc tous les hommes de la planète. Je vais essayer de t'expliquer ce qu'est internet. À l'image du téléphone qui permet de converser avec toute personne dont on connaît le numéro, Internet est un système mondial d'échange de toutes sortes de documents : lettres, photos, musique etc. Ma conférence, illustrée de photographies des immeubles du Coudiat, entre autres, a été enregistrée et relayée par internet. Esma a donc pu la lire, voir les photos et envoyer un mail à la personne qui avait mis ma conférence sur son site. Elle lui disait qu'elle avait habité dans un de ces immeubles du Coudiat dont elle voyait les photos. Elle reconnaissait tous les lieux que je décrivais. Ce monsieur m'a transmis le mail d'Esma en me demandant si elle n'affabulait pas. Non, elle n'affabulait pas. Aussi ai-je demandé à ce monsieur de

me communiquer l'adresse internet de celle qui allait devenir ma nouvelle amie. Je l'ai immédiatement contactée. Esma est une jeune femme drôle, pleine d'humour, née largement après l'indépendance de l'Algérie. Elle possède la langue française à la perfection et a un cœur gros comme une montagne. Nous nous adorons. Esma s'est rendue au cimetière juif de Constantine et a photographié pour moi les tombes de tous les Adida. Elle s'est ensuite rendue au Coudiat et a photographié toutes les pièces de mon appartement et les immeubles sous différents angles. Ce qui m'a ramenée à ma cousine Annie qui a toujours été comme une sœur pour moi. Oui, c'était ma sœur. Une enfant adorable, espiègle, généreuse, une jeune fille brune, belle, élancée, une jeune femme intelligente, courtisée, aimée, enlacée par la vie. Du plus loin qu'il m'en souvienne, ce sont cette enfant, cette jeune fille, cette femme qui ont toujours été près de moi, qui ont veillé sur moi comme des lampes tendres et lumineuses. Mais, Annie nous a quittés en décembre 2010.

Aussi, Papa, de là où tu te trouves maintenant, tu devrais me faire un signe, un geste, n'importe quoi, pour me dire que tu as retrouvé Poupée, le surnom que tu donnais à Annie, puisque tu as retrouvé ton corps et sa souplesse, tes membres et toute leur force, la rigueur de ton âme et sa tendresse feutrée. Je t'en supplie, fais-moi signe, juste un petit signe. C'est une supplique.

Esma m'a aussi envoyé des photos de l'appartement de ton grand-père Salomon. J'ai pu ainsi revoir avec bonheur la vaste cour intérieure que nous appelions la grande salle à manger, dallée de larges carreaux de faïence de forme octogonale, dans un camaïeu de bleu.

J'ai eu la joie de recevoir Esma et son mari l'année dernière. Elle avait apporté dans ses bagages des kilos de dattes, une caisse de makrouds dont je raffole et des kilos de petites courgettes avec leurs fleurs pour nous faire un couscous et surtout me rapporter l'odeur du pays que j'avais quitté. Esma a été adoptée par toute la famille, enfants et petits-enfants. Bien sûr, elle nous a tous invités à lui rendre visite en Algérie. Le climat politique ne se prête guère à ce genre de déplacement actuellement. Par ailleurs, si je devais me rendre à Constantine, ce serait uniquement pour me recueillir sur ta tombe fleurie dont je regarde souvent la photo.

Mais, je sais, Papa, que bientôt je te rencontrerai vraiment pour la première fois, je ne sais pas encore où, je ne sais pas encore comment, mais je le sais. Pour l'instant, tu habites ma pensée, tu es en moi. Je sens ta présence au plus profond de moi-même. Tu es une partie de moi. Lorsque l'heure arrivera, nous rejoindrons toi et moi, Maman et mon mari. Tu pourras alors revoir la poupée moderne que tu m'avais envoyée de Paris et qui retrouvera son pays d'origine, la France.

Le 26 décembre 2015

Mon petit Papa chéri,

Je viens de relire, avec une grande émotion ce que Maman avait écrit à sa sœur, lors de votre second voyage en Italie, et qui témoigne de son immense félicité. J'en suis encore bouleversée. Combien Maman a été heureuse avec toi ! Dire que je n'ai jamais pu être témoin de votre bonheur ! Pourra-t-on un jour inverser la vie ? Papa, cette lettre, je la relis pour toi :

Chère Laetitia

« Séjour paradisiaque. Lomon goûte béatement tout ce qui nous entoure. Nos yeux s'ouvrent largement et se referment parfois comme pour mieux garder les visions merveilleuses qu'offre à chaque pas l'Italie à ses visiteurs. Je crois qu'il nous faudra de bien longues veillées pour chanter nos impressions. Jusque là, nous sommes véritablement enchantés.

Venise est un mirage, la ville merveilleuse où l'on oublie qu'il existe au monde des taxis, des autos, des trams. Pas d'accident. Des morts pourtant, qu'une gondole fleurie berce lentement jusqu'au Campo Santo, tout au milieu des flots. Je réserve mes nouvelles connaissances historiques, géographiques et artistiques pour le retour. Sachez seulement que je garderai avec plaisir Claude et Annie pour vous voir un jour sur la terre bénie. À Venise, nous avons voisiné à l'hôtel avec Clément Vautel, ce journaliste, historien, pamphlétaire et nouvelliste français. Il porte l'humour en lui. Quelle verve et quel sourire !

Florence, un vrai pèlerinage : Raphaël, Michel-Ange, Jean Bologne vous rappellent à chaque pas leur talent. On remonte le cours des âges à travers l'art dans son ensemble. C'est le passé qu'on admire, car il est vraiment admirable. J'ai vu le fameux lys rouge qui a inspiré Anatole France. Oh, que ne suis-je poète le soir au long de l'Arno, fleuve qui traverse Florence et qui la fait ressembler à un décor de théâtre.

Demain, le grand jour : Rome, trois jours de visite de la ville en auto, deux jours de guide et puis nous reviendrons oui, mais le roi ne sera pas mon cousin. Lomon est tout neuf, il est en verve galante, fait de l'humour et de l'Amour, un beau programme, quoi ! Baisers. Méry

Tu avais ajouté de ta main au bas de cette lettre :

Lu et approuvé et bon pour autorisation maritale.

Lomon Le 20/2/1928

Devant ces quelques mots écrits de ta main, j'ai eu l'étrange sentiment d'avoir fait partie de votre voyage, tant me manque et me manquera toujours le fait de ne l'avoir pas vécu avec vous deux. C'est cette année-là, en 1928, au retour de ce merveilleux voyage, que probablement, vous m'avez conçue au mois de mai.

Maman m'avait confié que tu lui envoyais tous les jours une lettre de ton bureau où tu exerçais les lourdes responsabilités de directeur de banque privée. Ces centaines de lettres que j'ai découvertes un jour par hasard dans un coffret, maman les a brûlées dans la cuisinière à charbon. Je sais bien que ces lettres ne m'étaient pas adressées, mais j'ai ressenti ce fait comme un sacrilège. J'ai immédiatement perçu cet acte comme si, à l'époque, couvait déjà en moi l'idée de te remettre au monde par un livre. Et voilà, que ce livre, je suis en train de l'écrire avec un immense déchirement. En effet, ces lettres, à mes yeux, c'était toi, tes sentiments, ton âme, et je n'ose écrire que ma mère te tuait là une seconde fois.

Et pourtant, Papa, s'il y a une chose dont je suis certaine, c'est que Maman t'a profondément aimé. Aussi, elle ne s'est jamais remariée. J'en veux d'ailleurs pour preuve ce qu'elle m'écrivait en 1970, quarante et un ans après ta mort.

Ma grande fille,

Tu as hérité de la sensibilité de ton père et de bien d'autres atouts. Sans vanité, peu de femmes ont ta séduction, ta beauté et ce je ne sais quoi qui interpelle. Sans orgueil, je suis fière de ta réussite, qui te vaut tant de satisfactions. Elle me laisse le regret de ne pouvoir m'en réjouir avec celui qui aurait comblé tes jours et épargné les miens. Dans la détente d'une vie végétative, je pense intensément à ce qu'aurait été notre vie, si la science, qui va désormais à pas de géant, n'avait pris que quelques années d'avance. J'ai eu en trois ans ce que beaucoup n'auront jamais. Je sais que tu objecteras que trois ans ne sont qu'une étape en une vie. Certains êtres sont et demeurent ce qu'ils sont.

De plus, Lomon avait une bonté, une sensibilité, une volupté, un sens artistique qui en faisaient un être d'élection. Fier devant les grands, simple devant les humbles, c'était un cœur qui donnait dans la joie et qui vaut bien aujourd'hui qu'on lui réserve une pensée attendrie...

À toi toute ma tendresse.

Maman

Cette lettre me prouve à quel point tu as manqué à ma mère, et combien tu lui as manqué jusqu'à sa mort survenue 10 ans plus tard. Ces mots me plongent dans une insondable tristesse. Maman me parlait si souvent de toi que j'éprouvais de plus en plus le manque cruel de ta présence. Ta disparition a été le fait déterminant de ma

vie. Souvent, on me reproche tel ou tel trait de mon caractère, refusant de voir qu'il est imputable à ton destin, lequel m'a forgée tout au long de ma vie. En un sens, ta mort semblait, pour moi, survenir à chaque instant. Ceci explique peut-être pourquoi, parvenue à l'âge adulte, c'est toi que j'ai toujours recherché dans les hommes mûrs que j'ai aimés et en particulier mon mari Romain qui était de dix-sept ans mon aîné.

Après tous les malheurs qui me sont arrivés en 1980, c'est d'ailleurs un 15 décembre 1983, que j'ai entrepris d'écrire mon journal intime. Voici ce que j'écrivais à cette date :

« Anniversaire de la mort de Papa. Je me souviens. À qui d'autre parler de toi maintenant, si ce n'est à moi-même ? Diane me dirait que je recherche les occasions de me faire pleurer. Mais, je ne pleure pas ce soir. Je suis seulement émue. *Fier devant les grands, humble devant les petits*, me disait Maman en parlant de toi. Ce sont là des mots que je n'oublierai jamais. »

Ce fut cette même année, le 11 février de 1983, que je fus opérée d'un cancer de la thyroïde. Avant d'être endormie, je dis au chirurgien : « ça m'est égal de mourir, mais si je dois vivre, tâchez d'épargner mon nerf récurrent. Je chante et la musique est une de mes raisons de vivre. » Hélas, plus jamais, je ne devais chanter de ma voix de soprano les airs de la Traviata, de la Bohême, de Madame Butterfly. J'ai dû aussi dire adieu aux clochettes de Lakmé et aux lieder de Schubert. Quelle frustration, quelle amputation ! Ma voix chantée est définitivement cassée. Jamais plus, Papa, je ne pourrai chanter avec passion, car c'était pour toi que je chantais. Dieu merci, j'ai conservé le timbre de ma voix parlée. Mais, si tu savais, mon Papa chéri, combien de larmes j'ai pu verser et combien j'en verse encore, lorsqu'à la radio, j'entends des airs d'opéra ou des mélodies de Duparc que je chantais et que je ne peux même plus fredonner.

Le 15 décembre 1987 j'écrivais encore dans mon journal intime :

« Cher Papa, je ne t'oublie pas. Sans te connaître, je suis imprégnée de toi. Mais, je ressens toujours un arrachement comme une amputation qui se traduit par un syndrome de manque, obsédant et douloureux, à la limite du supportable. Il y a au fond de moi une carence d'amour presque impossible à combler. Je resterai éternellement une orpheline, parce que ce qui m'a manqué au début de ma vie me manquera toujours. Aujourd'hui, je n'ai pas cessé de penser à toi et à Maman, tout particulièrement. De son vivant, je me sentais entourée et protégée, comme si tu étais là aussi. Vous êtes-vous déjà retrouvés ?

De toi, je n'ai que de rares photos, des photos dans lesquelles tu ne souris jamais. Par exemple, cette photo où tu as quatre ans, un visage rond, entouré de cheveux blonds bouclés, une petite frange sur le front. Tu portes un déguisement de zouave, et tu fais avec un grand sérieux le salut militaire. La photo est prise dans la grande salle à manger de Salomon Adida, ton grand-père, et probablement durant la fête de Pourim. Elle date donc de 1899.

Dix-sept ans plus tard, tu avais vingt et un ans, et tu partais faire la guerre que l'on devait appeler plus tard la Première Guerre Mondiale. Je ne sais rien de ta guerre. As-tu participé à la bataille de la Marne, à celle de Verdun ou à celle de la Somme ? As-tu connu l'horreur des tranchées, des gaz toxiques ? Toi, que je savais peureux, je ne suis pas étonnée que tu te sois retrouvé rapidement parmi les militaires « du dépôt d'éclopés. » Je n'ai aucun document sur ta guerre, à l'exception de quelques photos cartes postales que tu avais envoyées de Marseille à la famille. Sur l'une d'entre elles, datée de 1916, tu es dans une véritable tenue de zouave. Tu es mince, même si ton visage est toujours rond, tu portes une petite moustache, tu es coiffé avec une raie au milieu que l'on aperçoit parce que ta chéchia est rejetée en arrière. Tu portes les culottes bouffantes des zouaves de l'époque, une veste bleu foncé courte et ajustée sans bouton, et tu es chaussé de guêtres et de jambières. C'est là un uniforme militaire qui étonnerait beaucoup aujourd'hui.

Après les premières années de guerre, cette tenue de zouave à l'orientale a été modifiée, et j'ai de toi des photos de 1917 et 1918 sur lesquelles tu portes la tenue de drap kaki dite « moutarde », et un képi à la place de cette ridicule chéchia que tu avais en 1916.

Je sais que tu avais reçu une lettre du Maréchal Pétain qui te félicitait des services rendus à la patrie. Je n'ai même plus ce document que Maman avait dû remettre à la directrice de mon lycée pour éviter mon exclusion de l'établissement en 1941 lors de la deuxième guerre mondiale, à cause du numéris clausus instauré par Mr. Laval contre les juifs. Mais les démarches furent vaines, la fameuse lettre n'a jamais été restituée à Maman et je fus tout de même renvoyée du lycée.

Cette lettre de félicitations du Maréchal Pétain est peut-être la preuve que tu as pu être blessé, car en 1917, tu faisais partie des militaires du « dépôt des éclopés » dont j'ai appris plus tard qu'ils donnaient des concerts dans les hôpitaux pour distraire les soldats grièvement blessés.

Ces concerts, ces représentations théâtrales étaient organisées par les Dames de la cantine anglaise, justement avec la participation des éclopés convalescents devenus interprètes au plus fort de la guerre. En témoignent deux programmes dans lesquels ton nom apparaît comme artiste. Dans l'un, tu exécutes deux solos de violon, et dans l'autre, tu es le violoniste de l'orchestre.

En civil, j'ai de toi deux portraits. L'un pris à Sidi-Bel-Abbès, au studio Roméo. Tu y es très élégant et très svelte. Les traits de ton visage sont extrêmement réguliers, les lèvres assez minces, surmontées d'une petite moustache, le nez petit et droit, le front large sous des cheveux blonds coiffés en brosse. Ce qu'on remarque surtout, ce sont tes yeux d'un bleu transparent et ton regard si doux. Tu es assis. Tu croises les jambes et les bras et on peut apercevoir une main fine et élégante, ornée d'une chevalière, sertie d'un brillant. Tu sembles avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, ce qui me laisse à penser que, à cette époque-là, tu devais être marié avec Aimée Marcelle

Guenancia, dont tu divorceras pour épouser Maman en 1926. Mais tu ne souris toujours pas. L'autre portrait, du studio Rigaud à Constantine, t'en souviens-tu, il était situé rue Caraman, est daté de 1927, probablement l'année où Maman a fait une fausse couche d'un petit garçon. Je ne peux m'empêcher de penser que si ce petit garçon avait survécu, j'aurais été moins seule après ta mort. Cette photo est sur un mur de ma chambre à coucher, encadré de bois ciselé marron. Tu as pris un certain embonpoint. Mais, tu as toujours la même élégance, chemise en soie brodée à tes initiales, au petit col cassé, et pochette assortie. Tu sembles triste et soucieux, et comme toujours tu ne souris pas. Pourquoi ? Maman ne t'aurait-elle pas comblé comme elle l'a été elle-même par toi ? Avais-tu des charges trop lourdes pour un seul homme ? Trésorier de la société EZ HAIEM, école supérieure où étaient formés les rabbins, Trésorier de l'Union scolaire, Trésorier des Sociétés « Le Travail » et du « Talmud Torah ». Cette charge de trésorier était évidemment la plus lourde, la plus contraignante. Mais, il ne te suffisait pas d'accomplir ta tâche de trésorier avec intégrité, tu t'occupais aussi des jeunes, de leurs projets et tu avais à cœur de les encourager. Lorsque la mort t'a surpris, tu étais sur le point de créer une chorale religieuse que bien sûr, tu aurais dirigée. Malgré toutes ces lourdes charges, tu trouvais encore le temps et l'énergie d'assouvir tes passions : la musique et la peinture.

28 décembre 2015

Mon petit Papa chéri,

J'ai souvent feuilleté ton unique album de photographies prises lors de tes voyages avec Maman, en Italie, à Rome, à Venise, à Pise, à Naples, à Pompéi, au Vésuve entré en éruption en 1928. Tu as pris de Maman une impressionnante photo au pied de ce volcan en feu. Hélas, tu n'es jamais sur ces photos, comme si le sort s'ingéniait à te voler à moi chaque fois qu'il le pouvait.

J'ai de vos voyages, deux photographies. La première, datée de Nice en janvier 1927. Vous êtes probablement sur la promenade des Anglais. Maman a tout d'une gravure de mode. Elle est longue et mince et porte avec une grande élégance un manteau noir fermé par un seul cabuchon. Le col et les poignets des manches sont en fourrure. Elle est coiffée d'un chapeau cloche. Tu es à ses côtés et tu la tiens par la main, très élégant dans une redingote, ornée d'une pochette. La deuxième photo est datée du 18 février 1928. Tu es assis avec Maman sur un parapet, vous êtes tous deux toujours très élégants, et vous tournez le dos à une magnifique vue panoramique de Florence. Et j'ai alors le sentiment qu'à travers les années, tu m'offres le palais Pitti, le plus monumental des palais florentins, le Baptistère, la Cathédrale et le Campanile de Giotto. Mais, dans cet album, une photographie m'est particulièrement précieuse. C'est celle de la place du peuple à Naples, une photo que tu as prise en février 1928. Cette place, à cause de son immensité, donne à qui la regarde une certaine impression de vide. Je dis de cette photo qu'elle m'est précieuse parce que j'ai pris sans le savoir le même cliché en février 1990, c'est à dire 62 ans plus tard. Ta photo a cet aspect sépia des photos de cette époque. La mienne est en couleur, bien sûr. Lorsque j'ai constaté cette ressemblance, j'ai eu le sentiment que les années s'écoulaient au fond de moi comme si elles voulaient matérialiser ta présence à mes côtés. Oui, à cet instant, c'est comme si tu m'enveloppais de ta tendresse, de ton amour, comme si tu avais tenu ma main pour prendre ce cliché. En fait, comme si tu n'avais jamais quitté mon existence.

Lorsque je me suis mariée, en mars 1955, avec Romain Goldberg, qui était mon directeur à l'école O.R.T où j'avais enseigné les lettres, tu avais déjà quitté ce monde depuis plus de vingt-cinq ans. Tu as pourtant été présent à bien des moments de ce que j'ai vécu alors. Tout d'abord, au déjeuner que maman avait offert à la maison après la cérémonie de mon mariage civil. Elle n'avait invité qu'un cercle restreint d'amis et de membres de la famille. Elle avait, pour l'occasion, mis sur la table des bouteilles de Sauternes de 1929, que tu avais achetées pour ma naissance. La vue de ces bouteilles me bouleversa comme si tu t'étais invité à mon mariage. Le lendemain, pendant la cérémonie religieuse, tes anciens amis du Cercle du Progrès ont joué à ta mémoire un émouvant concert de musique de chambre et je n'ai pas pu

alors retenir mes larmes. Pour être toujours plus près de toi, pour que tu sois présent malgré ton absence, j'avais demandé à ton comptable, Monsieur Benisti de nous marier. La cérémonie avait lieu au temple Mldrach. Mon mari, honteux, a dû expliquer au Grand Rabbin Sidi Fredj maître de la synagogue, qui était déjà monté sur la teba pour nous bénir, que sa femme souhaitait être mariée par le comptable de son père. Ce n'était pas un caprice de petite fille. C'est le Grand Rabbin Sidi Fredj qui vous avait mariés, maman et toi et c'est encore lui qui avait fait prendre ton deuil à Maman.

La cérémonie s'est déroulée au ralenti comme dans un songe. En réalité, je ne cessais de penser à toi. Tu étais là, à mon bras, comme font chez nous les pères qui marient leur fille. J'entendais encore la voix du rabbin mêlant les mots français aux mots hébraïques : « Pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à la fin de notre temps ».

À cet instant précis, Maman éclata en sanglots et je ne pus moi-même retenir mes larmes. Je sais que, comme moi, elle pensait à toi intensément et que tu étais présent comme toujours dans tous les instants de nos vies.

Après les compliments d'usage, mon fidèle ami Robert, que tu n'as pas connu, bien sûr, raccompagna Maman décomposée à la maison, tandis qu'avec mon mari, nous prenions notre petite voiture pour rentrer dans notre home, un appartement dans les immeubles du Coudiat. Maman y avait préparé une bouteille de champagne et un savoureux petit-déjeuner pour le lendemain matin.

Ta grande fille n'a pas eu de soirée dansante pour son mariage. Avec mon mari, nous pensions aller passer la soirée à l'hôtel Transatlantique. En fait, nous n'avons pas quitté l'appartement. Mariés depuis une heure à peine, nous nous sommes retrouvés, en tête à tête, sans le moindre repas devant les petits gâteaux et le champagne que Maman nous avait préparés. L'amour que nous nous portions, Romain et moi, nous tint lieu de festin.

Je pense, Papa, que tu aurais souhaité un mariage plus conventionnel pour ta grande fille. Hélas ! Maman qui ne pouvait pas travailler en raison de sa vue déficiente, avait de trop faibles revenus pour m'offrir une soirée pour mon mariage. Te dire que je n'ai pas souffert de ce manque serait un mensonge. C'est mon merveilleux mari qui m'a offert ma robe de mariée. Je dois dire que je me suis, surtout ce soir-là, vécue comme une Cendrillon, ce qui m'était arrivé maintes fois auparavant. Mon enfance, mon adolescence auraient été tellement différentes, tellement plus heureuses si tu avais été à nos côtés. La légèreté, l'insouciance qui sont l'apanage de l'enfance, je ne les ai jamais eues. Je suis restée une petite fille figée, rivée à son passé, alors que je devais résoudre précocement des situations d'adulte.

Effectivement, je n'ai pas eu la chance, étant petite, d'être une petite fille. J'ai assisté en spectatrice impuissante à la souffrance de ma mère. J'ai dû interrompre mes études avant de passer le bac, pour travailler et la faire vivre, mon grand-père ayant

supprimé à ma majorité la pension alimentaire qu'il versait à Maman, à la suite d'un procès qu'elle avait dû lui intenter. Cette pension nous avait permis de vivre, mais de façon très modeste. Je n'avais aucune qualification, aucun diplôme. Ayant poursuivi mes études jusqu'en classe de première, je n'avais pas jugé bon alors de passer le Brevet d'Etudes du premier cycle, qui m'aurait permis de travailler plus dignement. Mais, par-dessus tout, une jeune fille de « famille » ne travaillait pas à l'époque. Elle se mariait. Pour une femme, acquérir son indépendance par le travail était considéré, par la bourgeoisie dont je faisais tout de même partie, comme un manquement à la bienséance. Il s'agit bien d'une enfance avortée, inaccomplie, durant laquelle je faisais le deuil de la petite fille que j'étais autant que le tien.

La clinique Antoine Chantin où tu es mort reste pour moi comme un endroit où je pouvais te retrouver. La première fois que je suis venue à Paris, je m'y suis rendue dans une sorte de recueillement. Pour moi, ton âme était là. Mais cette clinique après avoir été un hospice, avait été détruite en 1970, ce qui me rendit très malheureuse.

Pourquoi cet irrépressible sentiment d'abandon m'a-t-il hanté toute ma vie, conditionnant bon nombre de mes choix ? C'est un quelque chose qui échappait à mon entendement et qui m'échappe encore aujourd'hui. Ma mère m'a donné beaucoup d'amour, mais pour une enfant, l'amour maternel est toujours marié à l'amour paternel. Il est vrai que les blessures invisibles conditionnent la vie de tout un chacun.

Un souvenir surgit quand j'écris ces lignes. J'ai seize ans. C'est une belle nuit d'été. Je prends l'air sur le balcon après une torride journée. J'aperçois alors ma cousine Dolly. Elle est née exactement un an avant ta mort, le 15 décembre 1928. Elle est en robe du soir et éclatante de beauté. Elle est accompagnée de son Papa, mon oncle Albert, ton frère. Elle va sûrement se faire admirer par mes grands-parents qui habitent le même immeuble que le mien, au même étage, avant d'aller au bal. C'est étrange que ce moment qui semble anodin, mais si emblématique puisse à ce point rester graver dans ma mémoire. Dolly avait un père et je n'en avais pas. Elle allait au bal, mais aucun de mes oncles ne m'y emmenait, jamais. C'est dans ces moments-là que je ressentais à ce point ton absence. Dire que tu me manquais, Papa, serait peu de chose !

Lorsque j'ai été mère, j'ai cruellement ressenti ton absence : désolation de ne pouvoir partager avec toi ce bonheur. Je devenais mère, sans ton soutien, sans ton regard, sans une parole de toi. Ne pas avoir connu le son de ta voix a été un déchirement pour moi. J'ai enregistré celle de ma mère, celle de mon mari et de mes enfants, la mienne aussi. C'est possible aujourd'hui. J'ai souffert à la pensée que tu ne connaîtrais jamais tes petits-enfants et qu'eux non plus ne connaîtraient pas leur grand-père, et quel grand-père ! Tu étais si talentueux dans les deux arts où tu excellais : la musique et la peinture.

J'ai eu deux enfants merveilleux, beaux, grands, intelligents et diplômés. Pour pallier les risques de la consanguinité, j'ai épousé un juif ashkénaze, autrichien de naissance et polonais par annexion. Mon mari n'était pas grand, moi-même, je suis de taille très moyenne. Par bonheur, Diane et Jean ont eu la bonne idée d'emprunter leur taille à leur grand-mère maternelle Méry et à leur grand-père paternel Maurice Goldberg. J'ai vainement tenté de faire donner des leçons de violon à mon fils Jean. Je voulais que quelqu'un dans la famille puisse utiliser ton violon et ton archet vigneron. Maman l'a en définitive prêté à ton ami Paul Bitoun.

À ma naissance, tu avais acheté une caméra et un projecteur Pathé baby. Tu m'as laissé de nombreux films de toute la famille, des enfants au Coudiat, de moi dans les bras de Maman et de ma grand-mère Rachel, auprès de mes cousins Annie et Claude. Tu as même photographié le mariage de ton frère Prosper, dit Bob sur les terrasses des immeubles boulevard Mercier. Grands-parents, parents, enfants, cousins et cousines, toute la famille était au rendez-vous. Ton jeune frère Léon, marche d'une allure désinvolte et Suzanne Benchimol d'Oran, lui court après et l'enlace par le cou. Lorsque je regarde le film, il me semble qu'ils sont tous là bien vivants, et toi aussi bien sûr, bien que tu ne sois pas sur le film. Evidemment, c'est toi qui manipulais toujours la caméra. Malheureusement, personne n'a jamais songé à te filmer. J'en suis navrée, car que reste-t-il des morts ? Quelques photos. Mais ça ne vit pas une photo, ça ne dit pas des paroles de tendresse. Une photo, ça ne te dit jamais «je t'aime».

Si tu avais été filmé, j'aurais pu te croire rôdant autour de moi. Mais, il m'arrive de sentir quand même ta présence, c'est peut-être celle de Dieu, après tout. Un jour, j'en suis sûre, je te retrouverai, je retrouverai aussi Maman et mon mari. Vous m'accueillerez en souriant. Voilà 86 ans que tu es parti, Papa. Maman et Romain, eux, s'en sont allés depuis 35 ans déjà ! Mais vous vivez toujours en moi. Je suis attentive aux signes du destin, aux coïncidences. Mes chers disparus vous êtes présents et veillez sur moi. Vous m'accompagnez dans mes choix, mes réflexions. Je crois à une forme de survie de l'âme. C'est à dire au pays où je vous rencontrerai tous.



Méry et Lomon à Nice en janvier 1927



Méry et Lomon à Florence le 18 février 1928



Ma mère Méry devant le Vésuve en éruption en février 1928

Le 29 décembre 2015

Je souhaite, mon petit Papa chéri te parler maintenant de mon parcours professionnel tellement atypique. Comme j'ai dû interrompre mes études, à l'âge de 20 ans, pour faire vivre Maman, j'ai d'abord enseigné le français dans une école professionnelle juive l'O.R.T. Cette école se trouvait à Constantine, dans une villa offerte par Edmond Tenoudji que tu as dû connaître. Je n'enseignais qu'à des garçons, pratiquement de mon âge et souvent amoureux de leur professeur. Mon Directeur était celui qui allait devenir mon mari, M. Romain Goldberg, dont je t'ai déjà parlé.

Le soulèvement des Algériens contre les français pour reconquérir leur pays a débuté en 1954. Nous avons dû quitter l'Algérie, après 6 ans de guerre en 1961. Mon mari, menacé, est parti le premier. Puis, je l'ai rejoint à Strasbourg, deux mois plus tard, tandis que Maman et mes deux enfants Jean et Diane alors âgés respectivement de 5 ans et demi et de 5 mois, allaient vivre pendant presque trois mois à Boulogne-sur-seine dans le petit appartement de deux pièces où vivait déjà ma tante Laetitia, c'est à dire ta belle-sœur qui avait quitté l'Algérie avant nous.

J'ai passé alors de nombreux concours internes qui ne nécessitaient pas d'avoir des diplômes universitaires. La réussite à ces concours m'a permis d'obtenir des postes à responsabilité dans les services administratifs de l'Education Nationale.

C'est en décembre 1990 que je pris ma retraite et que je quittai définitivement la Sorbonne, ce lieu ancien et gris, célèbre et tout feutré, où j'avais été pendant trois ans chef du Service des Bourses et des Prêts d'honneur. Mon bureau, avait le privilège de donner sur les vitraux de la chapelle de la Sorbonne. Je ne pouvais m'empêcher de penser au tombeau d'Armand-Jean du Plessis Cardinal de Richelieu qui s'y trouvait. Je côtoyais chaque jour mille étudiants dont j'avais eu souvent à résoudre les problèmes. Qui, parmi ces jeunes gens, qui parmi ces jeunes filles, pouvait imaginer une seule seconde que la responsable du service qu'était pour eux madame Goldberg, avait durant sa jeunesse pleuré de n'avoir pu mettre les pieds dans une faculté ?

Il m'était arrivé de rejoindre ma cousine Annie à Alger où elle poursuivait des études de droit. Elle m'emmenait alors avec ses copains au Régent, un grand cinéma dans la rue d'Isly. Après avoir vu le film, il nous arrivait d'aller déguster une glace dans une sorte de milk-bar de l'autre côté de la rue. Tout cela construisait en moi une image, bien sûre idéale, de la vie estudiantine. Ce monde m'apparaissait comme quelque chose de magique, de brillant, en un mot un monde inaccessible pour moi, tellement différent de celui dans lequel je voyais évoluer les étudiants d'aujourd'hui.

Mais j'étais loin de penser alors que près d'un quart de siècle plus tard, j'aurais le courage d'entreprendre ces études de lettres dont j'avais été frustrée dans ma jeunesse et dont j'avais tant rêvé. C'est en effet à soixante-huit ans, que j'allais passer l'examen spécial qui tient lieu de baccalauréat pour tous ceux qui, comme moi, n'avaient pas eu la chance de l'obtenir à dix-huit ans.

À presque soixante-treize ans, ma licence de lettres en poche, je traversais deux fois par semaine le parvis de l'université Jussieu, pour me rendre à mes cours de maîtrise. Le vent qui soufflait sur cette esplanade désolée, au milieu de vilaines tours, n'arrivait pas à emporter ma passion d'apprendre. Comme une pimpante jeune fille septuagénaire, je gravissais sur deux étages l'escalier de ma tour 34-44, plutôt que de prendre le monte-charge qui se voulait être un ascenseur. Les marches étaient d'un gris sale, les murs en béton vieilli, maculés de tags et d'inscriptions que je ne m'autorise pas à te répéter. En attendant l'heure du cours, je déambulais dans le long couloir, un peu sinistre et sale, jonché de mégots de cigarettes, faute de cendriers, de l'UFR des Sciences des Textes et Documents. Cinq bancs de bois, sans dossier, couraient le long des murs. J'y grimpais parfois, pour lire les listes des notes du semestre toujours haut perchées, indifférente à l'image que pouvait donner cette vieille étudiante, anxieuse de connaître le verdict des professeurs. Et lorsque des copains m'interpellaient ou qu'un enseignant me saluait toujours ravi de me rencontrer et d'échanger quelques propos avec moi, je souriais en pensant à l'effroi qui habitait la toute jeune fille que j'étais jadis, pleine de dévotion pour ce savoir dont je croyais être exclue à jamais. J'étais toujours la première à entrer dans la salle de cours. J'avais la manie d'être toujours à l'heure, et même avant l'heure. La salle était, on ne peut plus banale : trois murs de brique à gauche et au fond, à droite, un quatrième mur constitué d'une paroi vitrée que l'on pouvait abaisser ou remonter à l'aide d'une lourde manivelle. Au milieu, de longues tables mal alignées se remplissaient ou non d'étudiants. A la pause, on parlait, on discutait du dernier cours. Je m'offrais souvent un délicieux capuccino, dérobé à une machine à café, et je résistais rarement au plaisir de l'accompagner par un petit pain au lait, servi par une italienne, à la cafétéria. Je t'avoue avoir éprouvé une certaine angoisse, les diplômes passés, à l'idée de ne plus aller à l'université. Les problèmes inhérents à la poussière d'amiante susceptibles de provoquer des cancers, me laissaient indifférente. Car, j'ose le dire, j'aimais Jussieu, l'université où j'ai fait toutes mes études supérieures, j'aimais ses professeurs, son personnel administratif si gentil, son bibliothécaire si riche de culture et d'une bonne dose d'humour.

J'aimais la petite place de Jussieu, avec son métro, ses arbres lourds de fleurs aux premiers souffles du printemps, ses cafés disposés tout autour, son petit air suranné. Tout cela m'a manqué lorsque mes forces m'ont abandonnée et lorsque je suis redevenue une mamie à plein temps, celle que j'avais été avant d'entreprendre mes études. Ces études, je les ai conclues par un mémoire sur la figure de la mère dans l'œuvre d'Albert Camus, mémoire pour lequel j'ai obtenu la mention très bien. Avant la présentation de mon mémoire, j'ai fait un exposé dont je voudrais te lire certains passages :

« La figure de la mère ! Comment puis-je ne pas évoquer, au tout début de cet exposé, la figure de cette autre mère auprès de qui toute mon enfance et mon adolescence se sont déroulées ? Comment ne pas rapprocher ces deux mères que la mort du père a semblablement figées dans une solitude que, pour ma part, j'ai tenté de meubler avec mes pauvres moyens ?

Toi, ma mère absente, je te fais entrer aujourd'hui dans cette salle d'examen.

Pour mon plus grand bonheur, j'ai croisé la route d'Albert Camus en mars 1948, lors d'un stage d'art dramatique que j'effectuais à Sidi-Madani, c'est à dire dans le pays où lui et moi, sommes nés. Lorsqu'en 1994, parut *Le premier homme*, je le lus bien sûr avec passion, et je pris conscience de tout ce qui m'attachait à cet écrivain, sans parler des points communs que nous avons lui et moi : comme lui, j'avais perdu mon père à l'âge de dix mois, comme lui, je n'avais cessé de le rechercher dans une quête restée vaine, comme lui, j'avais voué une adoration inconditionnelle à ma mère. »

J'ai depuis fait paraître trois livres autobiographiques. Le troisième intitulé « Les deux pères » a été préfacé par l'historien Benjamin Stora né comme moi à Constantine. Dans mes livres, j'ai fait revivre nos aïeux. Le premier tome s'intitule « Les racines et les feuilles », le second « La main nue ».

Dans ce second livre, de tout ce que j'ai pu remettre à jour de cette longue vie qui a été la mienne, une anecdote surnage étrangement. Je dis étrangement parce qu'il s'agit d'une anecdote survenue plus d'une décennie avant ma propre naissance. Il s'agit des derniers mots prononcés sur son lit de mort par ton grand-père Salomon Adida, grand bourgeois s'il en fut, fondateur du Talmud Thora à Constantine, et bienfaiteur de sa communauté. Après avoir convié ses proches autour de lui, Salomon adressa aux siens une supplique qui les étonna : lorsque j'aurai quitté ce monde, aurait-il dit, et qu'on me mettra dans le linceul rituel, j'exige qu'on laisse sortir hors du linceul une de mes mains. Par cette dernière volonté, étrangère à la loi juive, il voulait que tout un chacun pût constater que, lui le riche, quittait ce monde sans rien emporter, avec une main nue. Mais bien sûr, cette anecdote tu la connaissais puisque tu étais présent aux obsèques de ton grand-père. Tout cela m'a aidée à relativiser ce qui a pu m'arriver et ce qui m'arrivera encore, du moins je l'espère. La main nue, ce n'est pas seulement le titre que j'ai voulu donner à mon livre, c'est aussi le sens que je voudrais donner à ma vie.

Tu as été volé du succès de ta petite fille chérie. Tu aurais été tellement fier et heureux, j'en suis sûre, de lire l'article qui a paru en juin 2014, dans *Les Nouvelles de l'Ircantec*, une revue pour les cadres retraités. Je ne te donne à lire que l'encadré, le début et la fin de l'article :

« JOSY ou la VRAIE VIE »

« La retraite passive, Josiane Goldberg ne pouvait l'imaginer. Elle entreprend alors un cursus universitaire en Lettres modernes et obtient sa maîtrise à 74 ans. Un choix qui la mènera sur les chemins de l'écriture »

« Il était une fois une jeune femme de 84 ans. C'est comme cela que pourrait commencer l'histoire de Josiane Adida-Goldberg. Les cheveux encore blonds et les yeux verts, elle pétillait, Josy. De bonheur et de vie. « *Je fais encore la chandelle et je pourrais même danser le french cancan !* » plaisante-t-elle. Un tel appétit de vivre, elle le doit à la seconde vie qu'elle s'est choisie à la retraite. Un choix qui lui a apporté des brassées de succès et mis l'amour, une nouvelle fois, sur sa route. En 1990, elle opte pour les cours à l'université inter âges de Paris Sorbonne. Mais, la dame s'y ennueie. »

« D'ailleurs, le bonheur est comme une pelote de laine ; lorsqu'on tire sur un de ses fils, des bonheurs plus grands se déroulent alors. En 1991, Josy se plonge dans la lecture de *Béréchit* de l'écrivain Rolland Doukhan, dont l'intrigue a pour décor Constantine. Bouleversée, elle écrit à l'auteur qui lui envoie son numéro de téléphone. Lorsqu'elle l'appelle, Rolland Doukhan lui demande d'emblée : « Vous êtes Josy ? » Et il lui avoue qu'il était amoureux d'elle lorsqu'il avait 15 ans. Au moment de leurs retrouvailles, l'amour est aussi au rendez-vous et le demeure 20 ans après. « *Je bénis le ciel d'avoir fait ce parcours, et j'ai relevé le challenge haut la main* », conclut-elle dans un sourire heureux. »

Bien sûr, mon petit Papa chéri, tu peux toujours applaudir ta fille du fin fond du cimetière juif de Constantine, mais je sais que tu n'es pas là-bas et que tu te trouves ailleurs en réalité, de même que mon mari et ma mère ne se trouvent pas non plus au cimetière de Thiais. Je vous ai tous appelés intensément. Personne ne m'a répondu.

N'ai-je écrit mes livres que pour rester toujours vivante dans la mémoire de mes enfants et petits-enfants ? Je le crois, parce que les morts meurent vraiment lorsqu'ils ne marchent plus dans les jours des vivants. Et ce dernier livre, ton livre, que j'aurais pu, intituler « La figure du père » comme j'ai intitulé mon mémoire « la figure de la mère » n'est rien d'autre qu'une aide que j'apporte aux miens pour qu'ils puissent mieux marcher et aller plus loin.

31 décembre 2015

Mon petit Papa chéri,

Cette date est à marquer d'une pierre blanche. Après avoir exhumé des reliques retrouvées, livret de famille, acte de naissance, j'ai reçu ce matin par la poste une photocopie de ton livret militaire. Je l'avais demandé cet été aux archives de la France d'Outre-Mer situées à Aix en Provence. Je suis si heureuse de pouvoir toucher de mes doigts un document authentique qui me dévoile une tranche de ta vie. Un bonheur d'une grande force m'envahit. Je vais maintenant connaître et ne plus imaginer ta vie de soldat pendant la première guerre mondiale. C'est un peu de toi que je tiens enfin entre mes mains.

A la lecture de ce document, beaucoup de renseignements m'ont attristée. J'apprends que tu as été ajourné pour faiblesse en 1914, 1915 et 1916. Tu n'as été reconnu bon pour le service armé que le 23 mai 1917. Tu as été incorporé à compter du 3 septembre de cette même année et tu as fait ce qu'on appelle la campagne d'Allemagne du 3 septembre 1917 au 3 septembre 1919. Tu étais affecté au 3ème Régiment de Zouaves, dans le 14ème Escadron du train. J'ai appris sur Internet, que le « train » est l'arme qui organise et coordonne la logistique, le transport de matériel, de munitions, de ravitaillement et l'appui au mouvement (notamment la circulation routière) de l'armée de terre.

Mais dès le 20 septembre 1917, tu as été classé dans le service auxiliaire par la commission de réforme de Constantine, pour insuffisance générale imputable à une ancienne pleurésie à gauche. Et, c'est justement une congestion pulmonaire qui t'enlèvera la vie à l'âge de 34 ans. Le 17 janvier 1918, tu étais admis à l'hôpital Bussang dans les Vosges et trois jours plus tard, au « Dépôt d'éclopés » de Remiremont, toujours dans les Vosges.

Bien sûr, je me suis tout de suite renseignée sur le sens de ces deux mots « Dépôt d'éclopés » que j'avais déjà lus dans les programmes des matinées récréatives, organisées par les Dames de la Cantine anglaise, matinées que vous aviez données dans la salle des fêtes de l'hôpital Marion. J'ai ainsi appris que ces « Dépôts d'éclopés » étaient des endroits proches du front qui permettaient de désengorger les hôpitaux véritables en soignant les pathologies et les blessures considérées comme bénignes. Ils remontaient alors le moral de ces soldats, pour les renvoyer ensuite au front. Dans « L'histoire anecdotique de la guerre de 1914-1915, fascicule 9 « *Les services d'arrière* », Paul Delay dira *qu'en langage militaire, la curieuse appellation « d'éclopé » s'applique à tout homme que la fatigue, le surmenage, les*

mille maux qui ne sont ni maladies bien spécifiques, ni blessures causées par le feu, rendent momentanément incapable de combattre.

J'imagine combien tu as dû être heureux de pouvoir rejouer du violon et te produire dans des concerts. J'ai d'ailleurs noté que dans la rubrique « Degré d'instruction », tu avais indiqué : 2ème violon. Ce n'est que par ta profession « Employé de banque privée » que l'on devine tes capacités en gestion et en comptabilité. J'ai aussi appris qu'à l'âge de 19 ans tu prenais tes fonctions à la banque située 26, rue Desmoyens. Ton grand-père Salomon Adida avait fondé cette banque, et tu en devenais le Directeur à la mort de ton oncle Léon Adida, en 1925, à l'âge de 30 ans. Je t'imagine traversant la place du Palais, en longeant le Palais du Bey, cette sévère masse de grands murs, ressemblant plus à une clôture de Monastère ou de prison, qu'à l'enceinte d'un monument majestueux. Ensuite tu prenais une petite rue dont j'ai oublié le nom et tu tournais à droite pour te rendre à ta banque. En hiver, tu devais porter une redingote ornée d'une pochette, un feutre Borsalino, et tu étais toujours ganté et guêtré. En été, tu portais le plus souvent un complet de flanelle blanc cassé avec toujours une pochette assortie. Ton élégance traversait sans peine les saisons.

Le certificat de « Bonne Conduite » t'a été octroyé. C'est probablement ce certificat, signé du Maréchal Pétain, que Maman avait cru être une lettre de félicitations pour services rendus à la patrie. Comme je l'avais pensé, tu n'as eu ni blessures, ni citations, ni décorations. Tu as été mis en congé de démobilisation le 3 septembre 1919 à Oran. Bien sûr, le 11 novembre 1918 marque la fin du premier grand conflit mondial, mais des dizaines de milliers d'hommes sont restés quand même sous les drapeaux, après la signature du traité de Versailles. La cessation de l'état de guerre ne sera décrétée qu'en octobre 1919. Es-tu resté cantonné dans une caserne, attendant le retour à la vie civile ? Faisais-tu partie de ceux qui occupaient la Rhénanie ? Je ne le saurai jamais. Mais, j'ai aussi appris grâce à tes états de service militaire, que tu avais rejoint Bel Abbés où tu habitais au 16, rue Catinat. Tes parents, eux, vivaient à Constantine au numéro 92 de la rue Nationale. Tu avais 24 ans.

Mon petit Papa chéri, qu'ai-je appris d'autre que je ne savais déjà sur ton signalement ? Tu avais des cheveux blond clair, des yeux bleus, le front haut, le nez rectiligne, le visage long. Mais tu ne mesurais qu'un mètre cinquante trois. J'imagine combien tu as dû souffrir de la petitesse de ta taille. Est-ce pour cela que tu ne souriais jamais ? Est-ce pour cela que tu ne voulais pas danser, surtout avec Maman qui était tellement plus grande que toi ?

Pendant la Première Guerre Mondiale



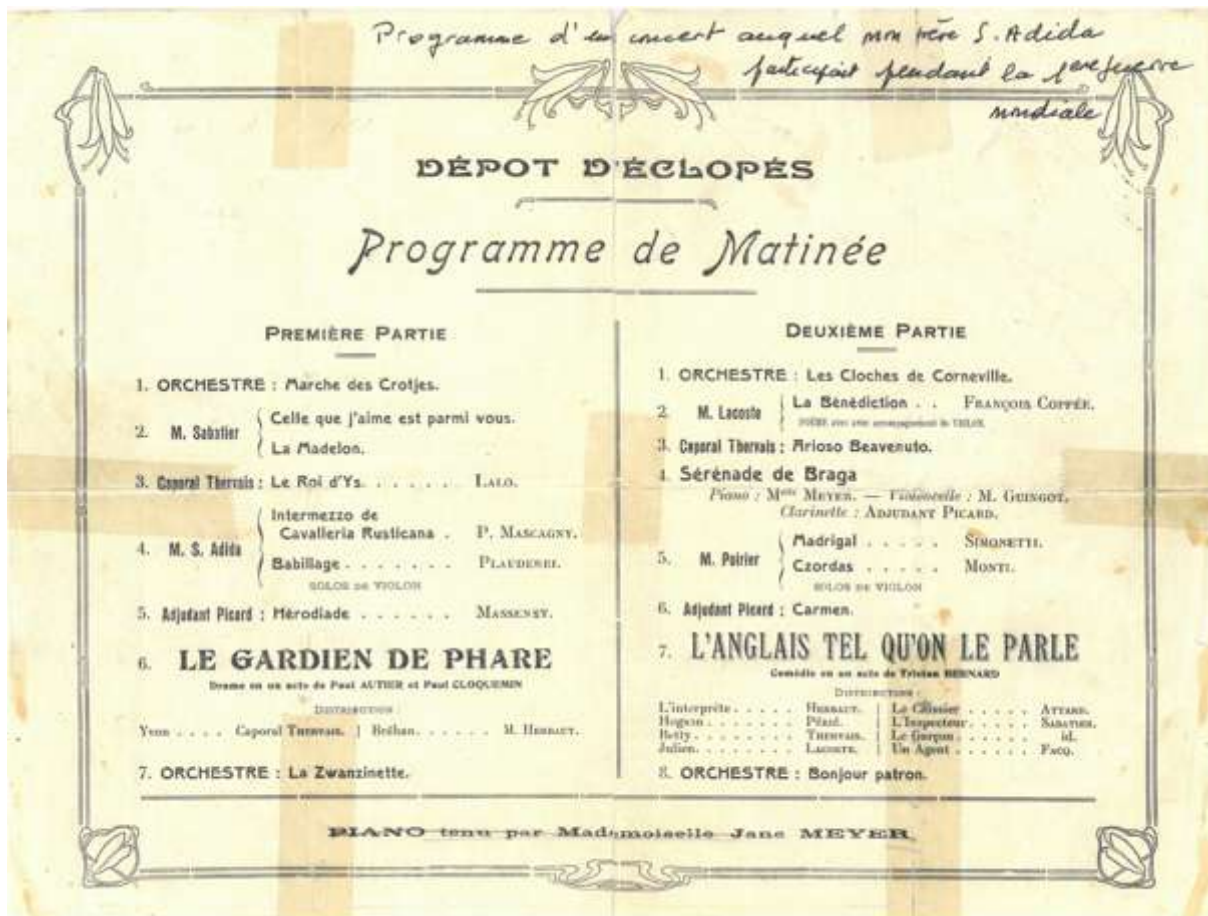
Lomon en zouave avec
sa chéchia en 1916



Lomon en zouave
le 4 juillet 1917



Lomon en zouave avec
son képi le 7 octobre 1918



Programme du concert auquel Lomon a participé



Photo de la tombe de mon père et du mausolée vandalisés de Léon Adida

Le 1er janvier 2016

Mon petit Papa chéri,

Voilà une année qui se termine et dans moins de deux mois j'aurai 87 ans. Il y aura donc 87 ans que je vis ton absence comme une présence permanente dans mon cœur.

Mon gendre, Joël Doré brillant chercheur, que j'aime comme un fils, est un merveilleux mari pour ta petite-fille Diane, ingénieur agronome. Cette année, il s'est passé un événement exceptionnel. Joël a été invité par le gouvernement algérien à Biskra pour donner une conférence aux étudiants algériens. Bien sûr, après ses obligations professionnelles, et parce que je le lui avais demandé, il est allé à Constantine. Evidemment, il y a été accueilli comme un membre de sa famille par mon amie Esma et son mari Djamel. En deux jours, ce fut le parcours du combattant. Voilà ce qu'Esma m'écrivait à ce propos :

« Demain, c'est l'arrivée de notre Biskri (habitant de Biskra). Il sera là vers 18 heures. J'espère que l'on pourra lui faire faire un tour en voiture avant de dîner, mais le mercredi sera très chargé. On commencera avant tout par le cimetière, ensuite, par le monument aux morts et on descendra les escaliers du monument pour marcher sur le pont de sidi M'Cid (Pont Suspendu) pour aller vers le rocher du sac que tu connais sûrement, et puis, on prendra le chemin à gauche pour se diriger vers le lycée de garçons. On descendra tout droit vers la synagogue du Mldrach où tu t'es mariée et puis, on coupera par le quartier juif pour aller à la rue Desmoyens et le Palais de Salah Bey. Ensuite, nous irons déjeuner à El Kantara dans un bon restaurant, tout près de l'école où tu as enseignée et que bien sûr, l'on visitera. Nous ne manquerons pas non plus de visiter tous les ponts, surtout celui de sidi Rached, et aussi celui qui mène à la piscine. Bien sûr, nous n'oublierons pas la fameuse casbah. On reprendra la voiture pour se diriger vers le Coudiat, et l'on passera aussi voir le théâtre, la place de la Brèche et le marché couvert qui est en dessous. Ne t'inquiète pas, nous prendrons des photos de partout avec Joël. Je te souhaite bon courage pour l'écriture de ton livre. Je t'aime très fort.

Ta Esma qui t'adore. »

Mon petit Papa chéri, je suis si heureuse de t'offrir ce petit voyage dans notre ville de Constantine. J'ai le sentiment que nous marchons d'un même pas et que je serre très fort ta main dans la mienne. Tu es là, j'en suis sûre puisque j'y suis. J'avais demandé à Esma que tu connais bien maintenant, de me prendre en photo les bureaux de ta banque au premier étage de l'immeuble au numéro 26, de la rue Desmoyens. Elle n'y parvint pas et c'est dans un mail sublime, où transparaissent ses valeurs morales,

sa culture, sa bonté, sa générosité, qu'elle me présente ses excuses. Voici son texte tel qu'elle l'a écrit :

« Ma chère Josy,

Je suis vraiment désolée pour les photos de l'intérieur de l'immeuble au numéro 26. Je suis choquée, bouleversée, en colère et j'ai surtout honte du comportement et de la mentalité de certaines personnes.

Refuser de me laisser prendre les photos d'un appartement à cause du fait que ses anciens occupants étaient juifs, c'est lamentable.

La dame m'a dit qu'elle s'excusait, qu'elle n'avait rien contre moi, mais qu'elle ne voulait pas satisfaire la demande de ces personnes car elles sont juives.

Je ne voulais surtout pas lui demander ce que les juifs lui avaient fait de mal, car je connaissais déjà la réponse. Elle m'aurait répondu toute choquée : mais ils massacrent les palestiniens, tu le sais !

Oui, hélas ! Chez certains, juif est synonyme de tueur de palestiniens, comme chez d'autres, le mot musulman est synonyme de terroriste.

Quelle ignorance ! Cette dame ne sait-elle pas qu'on parle de juifs qui sont algériens comme elle et moi ? Ils sont nés et ont vécu dans le même pays, parmi les arabes, les berbères ou les turcs. Ne sait-elle pas qu'ils vivaient dans cette ville de Constantine, qu'ils l'ont aimée comme nous l'aimons ou plus ? Elle ignore qu'autrefois les juifs vivaient aux côtés des musulmans et faisaient le commerce avec eux, et chaque communauté respectait la religion de l'autre, et tous vivaient en paix malgré la vie dure de l'époque.

J'ai dit à cette dame que je voulais à tout prix prendre les photos de l'appartement, pour faire plaisir à mon amie pour laquelle j'ai beaucoup d'affection. Alors j'ai utilisé toute mon énergie, tout mon savoir-faire, j'ai même supplié la dame mais sans succès.

Alors j'ai menti et je lui ai dit que les photos n'étaient pas pour des juifs mais pour un français chrétien qui veut écrire un livre sur l'Algérie.

Elle a refusé catégoriquement et m'a dit qu'elle haïssait les français, car son père avait été tué par eux pendant la guerre de libération.

Crois-moi Josy, avec toute mon expérience des gens, tout mon savoir-faire et toute ma puissance de communication avec les gens, je n'ai pas pu convaincre la dame de me laisser entrer. Elle s'est encore excusée et pour être un peu aimable, elle m'a informé qu'il y avait au troisième étage un appartement très grand et somptueux. Je l'ai quand même remerciée et je suis montée au troisième. Un jeune homme m'a ouvert la porte et m'a dit catégoriquement qu'il ne voulait pas que je prenne des

photos, car il ne voulait pas aider les juifs. À mon avis, cet homme pense fort, lui aussi, que juif veut dire meurtrier de palestiniens.

J'ai baissé les bras, j'avoue je n'ai rien pu rajouter et je suis partie.

Je n'arrive pas à décrire mes sentiments à cet instant-là, c'était un mélange de tristesse de colère et de honte. Oui, j'avais vraiment honte qu'il existe des personnes pareilles dans ma jolie ville que j'aime tant. J'ai oublié de te dire que lorsque j'ai quitté la dame, en m'excusant d'avoir abusé de son temps, Je ne lui ai rien dit tout.

J'aurai pourtant bien voulu lui dire : Madame, ton papa a choisi de sacrifier sa vie, il est mort au champ d'honneur, mais c'était pour sa patrie, c'était pour notre pays, et pour t'offrir la liberté. Est-ce comme cela que tu utilises la liberté ? Exprimer de la haine envers des personnes qui sont parties il y a si longtemps ?

Ce n'est pas de leur faute si tu vis encore dans leur appartement si sombre qui autrefois faisait office de bureaux.

Madame, personne ne te demande d'aimer les chrétiens ou les juifs, mais seulement de respecter autrui comme chacun de nous aime être respecté.

J'ai pitié pour cette dame et tous ceux qui lui ressemblent. Ce ne sont pas de vrais musulmans.

L'Islam est une source de bonté, de générosité, de miséricorde, de sympathie, de paix, de bienveillance désintéressée, de scrupuleuse loyauté, et d'honnêteté envers la création toute entière en toute circonstances, et de ces qualités les plus nobles qui soient, ne peut naître que le bien.

Je suis sincèrement désolée ma chère et tendre amie d'outre-mer de ne pas avoir réussi à te faire les photos que tu avais tant désirées. Ne t'inquiète pas, je suis sûre que tous les beaux souvenirs que tu as des lieux sont eux-mêmes de plus belles photos. Ces souvenirs, tu les gardes si précieusement dans ton cœur qu'ils suffiront à écrire ton beau livre sur ton cher papa. En dépit de tout ce qui se dit et tout ce qui se dira, il a été et restera toujours un enfant juif de Constantine.

Si seulement les hommes cessaient de juger et apprenaient à respecter autrui notre monde serait meilleur.

Il y a quand même en Algérie des personnes éduquées, tolérantes et qui ont vraiment de grandes valeurs. Ce sont ces personnes là qui font que l'Algérie va un peu mieux. Je ne peux espérer meilleur monde ici chez nous, car le cas est désespéré et il y a de plus en plus de gens mal éduqués. Ce que j'espère seulement, c'est que Dieu nous préserve d'eux et qu'ils ne se retrouvent pas sur notre chemin. Tu m'as dit que tu ne voulais pas revenir à Constantine à cause de ça, mais, je peux t'assurer qu'il n'y a pas que de mauvaises personnes, c'est une minorité. Il y a aussi

des personnes formidables, très accueillantes et qui ont dans leur cœur la nostalgie des français et des juifs.

Ta voisine de Constantine. »

Mon petit Papa chéri, je te dois la vérité et tu dois connaître l'envers du décor, même après plus de quatre-vingts ans.

Joël nous a projeté les photos et les films qu'il avait pris à Constantine. La ville est maintenant un désastre. L'immeuble où vous viviez avec les Elkaïm au 92, rue Nationale n'existe plus. En 1984, il a été détruit dans un grand incendie parce qu'il y avait un magasin de plastique et de nylon dans un local au rez-de-chaussée.

L'incendie a été si intense, qu'il n'est resté de l'immeuble que sa carcasse. Tous les habitants ont été relogés ailleurs et après quelques temps, c'est un hôtel qui a été construit à la place de ce grand immeuble.

La synagogue du Mldrach où officiait le grand rabbin Sidi Fredj, est presque en ruines elle aussi. Les immeubles du Coudiat sont toujours debout. Mais, il ne faut pas s'arrêter sur la cour intérieure, qui est un véritable dépotoir. Ton appartement au deuxième étage 21, Boulevard Mercier et le mien juste au dessous, ont été scindés en deux appartements. J'ai eu du mal à reconnaître l'appartement où je suis née, 3 rue Seguy-Villevalaix. J'aurais tant aimé t'imaginer montant et descendant entre le deuxième et le troisième étage avec ton violon dans les bras. Le centre de la ville lui-même est défiguré. À la place du superbe complexe du Casino, ont été construits deux hôtels qui empiètent largement sur le square de la République et sur les superbes vestiges romains qui ont été détruits. Disparus, aussi, les petits ânes qui faisaient notre joie.

Par contre, j'ai retrouvé avec bonheur, presque intacte, l'école ORT dans laquelle j'avais enseigné. Mon gendre a eu la bonne idée de se faire photographier sur le perron à l'endroit où je l'avais été moi-même, soixante-six ans plus tôt. Ne manquaient sur le banc que mes élèves en salopette bleue, avec encore l'apprêt du neuf et qui m'avaient accueillie par des sifflements d'admiration, le premier octobre 1949, jour de la rentrée scolaire en Algérie.

Je n'ose pas te parler du cimetière. Là encore, Joël s'est fait prendre en photo à l'entrée du chemin qui porte toujours le nom de « Chemin Léon Adida ». Le reste est un vaste champ de ruines. Les tombes de Salomon et Mérie Adida n'existent plus et le mausolée de Léon ton oncle, complètement vandalisé, a perdu ses quatre colonnes qui soutenaient cette voûte de style baroque. Mais ta tombe est intacte, il n'y manque que les bancs et le saule pleureur. Ce n'est pas grave parce que pour moi, ce n'est pas là que tu te trouves. D'ailleurs, je dois te dire, Papa, qu'Esma est tout ce qui me reste de ce pays que j'ai tant aimé. Son affection tellement sincère

m'est précieuse. Elle a, en quelque sorte, comblé le vide que m'a laissé la mort de Poupée, ma cousine Annie,

Lors de sa visite au cimetière, Esma a allumé une bougie sur ta tombe, un geste directement inspiré de la tradition juive, elle qui est une algérienne musulmane. Inexplicablement, cette simple bougie et cette photo m'ont bouleversée.

Que puis-je te dire d'autre, mon petit Papa chéri, sinon que je t'aime toujours et de toute mon âme ? Bien sûr, je dois te dire que j'ai tellement souffert d'être une enfant unique, que j'avais pris la décision d'avoir au moins deux enfants. Romain, mon mari n'était pas tout à fait d'accord avec moi, étant donné notre grande différence d'âge et la période où nos enfants sont nés, Jean en 1955, Diane en 1961, en pleine guerre d'Algérie. Ma détermination a pourtant été récompensée. Jean a épousé Tatiana, une superbe chilienne qu'il a aimée dès leur rencontre. J'ai mis plusieurs années à me rendre compte des qualités de la femme que mon fils venait d'épouser. Son sens de l'organisation, son empathie naturelle pour les gens en détresse, la façon dont elle déchargeait son mari de tous les problèmes inhérents à la maison, de même que ceux concernant ses activités professionnelles, sa gentillesse à mon égard, ont fait qu'elle est devenue pour moi une véritable fille. Je suis d'ailleurs maintenant une Mamie comblée. J'ai six petits-enfants.

Jean m'a offert trois petits-fils. L'aîné, Johann Romain n'est pas seulement devenu un grand et beau jeune homme aux yeux verts, mais aussi un brillant homme d'affaires. Quant à Garri, malgré ses lourdes responsabilités professionnelles, il promène toujours une stature d'athlète sous le regard amoureux des filles, tandis que Jim, le petit dernier, très timide a des dons artistiques multiples et a été un très jeune diplômé de la très renommée Ecole Saint Martin's à Londres.

Ma fille Diane, elle, m'a offert une petite-fille et deux petits-fils. Manon a toute la grâce et toute l'intelligence de sa maman. C'est un futur magistrat. Si je me tourne vers mes deux autres petits-fils, un flot de tendresse m'envahit devant le comportement chevaleresque de Michaël qui défend toujours les faibles, tout en faisant de brillantes études de commerce. Quant au petit dernier, Hugo, il se définit comme acrobate, cascadeur, mais va passer un bac artistique. Il a d'ailleurs été admis sur concours à l'école Sup de Pub pour ses études. Je suis très fière de tous mes petits-enfants.

A bientôt, mon petit Papa chéri, Je te serre très fort sur mon cœur.

Ta petite-fille Josy



Joël Doré à côté de la colonne Chemin Léon Adida en 2015



Joël Doré à l'école ORT où Josy a enseigné



Les Moutons par Lomon Adida



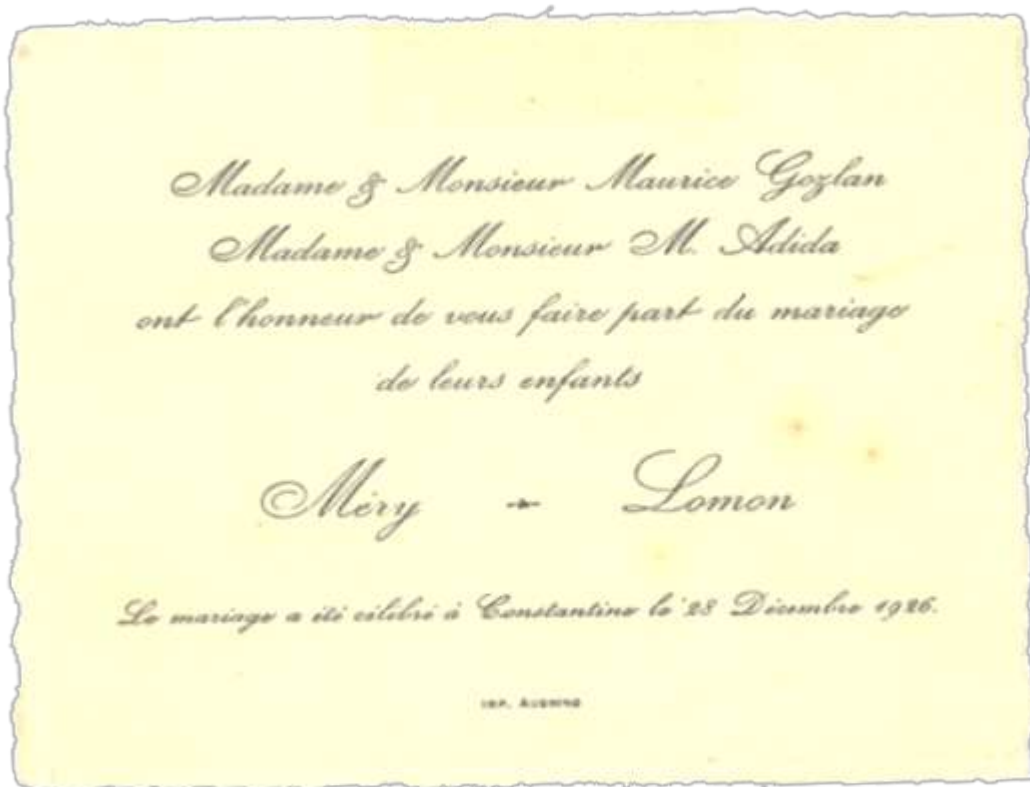
Dernier tableau peint par mon père Lomon d'après une carte postale



Carte postale du tableau inachevé de mon père Lomon



Paysage d'une oasis dans le sud Algérien peint par mon père.



Faire-part du mariage de mon père et ma mère.

Papa, j'ai conservé le faire-part de votre mariage : c'est étonnant, le document informe les destinataires que la cérémonie a déjà été célébrée !

J'imagine que tes parents étaient hostiles à ton union avec Maman et qu'on vous a privés de fêtes familiales.

Curieux comme coïncidence ! Moi aussi, j'ai connu la même mésaventure, mais les raisons étaient différentes : Maman n'avait pas les moyens de faire une noce, alors que mes grands-parents, tes parents étaient de riches bourgeois.



La place du peuple à Naples, photo prise par mon père Lomon en 1928



La place du peuple à Naples, photo prise par Josy en février 1990.

Èto petit Jomane aruo

Non veta arues o Paris et
non arues beaucoup de Paris ma
chère chère s'arrivé pas avec nous -
Et nous mangent beaucoup ma
piti et nous sommes actuellement
à ta - Non ce n'est pas que te es bien
des chères to Mamee et que tu es très
bonne par toi de mal. Espère que
tu es totalment remis de tes vilains
troubles - ton Papa va continuer avec
des docteurs demain et espère qu'il ne
le gardera pas longtemps. Toi de
leur côté j'ai chère -
Comme pour nous to Mamee, ton
Papa et les Laila et Cousins. Pour
pour le bonjour à Rachel et Mary et pour
mon chère nous l'embrassons très fort et le bonjour
de nos côtés -
Papa Mamee

HOTEL CENTRAL
9, CITE BERGERE
PARIS (9^e)

TEL. : PROVENCE 19 40

Madame
Jomane Leduc
Ave Louis XVII de sa
Mère

Lettre originale de Lomon à Josy datée du 11 décembre 1929, quatre jours avant sa mort



Photo de la Femme au panier de Chiparus



Photo de la Sibaya de Chiparus



Photo du Fleuve par Caffieri



Photo de la petite fille aux bulles (bronze)



Photo du salon de Lomon, Josy en mariée

Table des matières.

	Pages
Unique lettre de mon père du 11/12/1929.....	6
Lettre à mon père du 15/12/2007.....	7
Discours du Grand Rabbin Sidi Fredj.....	11
Discours de Maurice Laloum.....	14
Lettre à mon père du 17/12/2015.....	17
Lettre à mon père du 26/12/2015.....	25
Lettre à mon père du 28/12/2015.....	30
3 photos de mon père et de ma mère.....	34
Lettre à mon père du 29/12/2015.....	35
Lettre à mon père du 31/12/2015.....	39
3 photos de mon père en zouave.....	41
Programme d'une matinée récréative.....	42
Photo de la tombe fleurie de mon père.....	42
et du mausolée vandalisé de Léon Adida	
Lettre à mon père du 01/01/2016.....	43
Photos de Joël à Constantine.....	48
Tableau « Les moutons » de mon père.....	49
Dernier tableau inachevé de mon père.....	49
Carte postale du tableau inachevé.....	50
Paysage d'une oasis du sud algérien.....	50
Faire-part du mariage de mon père et ma mère.....	51
1 photo de la Place de Naples prise par mon père (1928).....	52
La même photo prise par moi-même (1990).....	52
L'original de la lettre de mon père.....	53
Photo de la Sibaya de Chiparus.....	54
Photo de la Femme au panier de Chiparus.....	54
Photo du Fleuve par Caffieri.....	55
Photo de la petite fille aux bulles (bronze).....	55
Photo du salon de Lomon, Josy en mariée.....	56